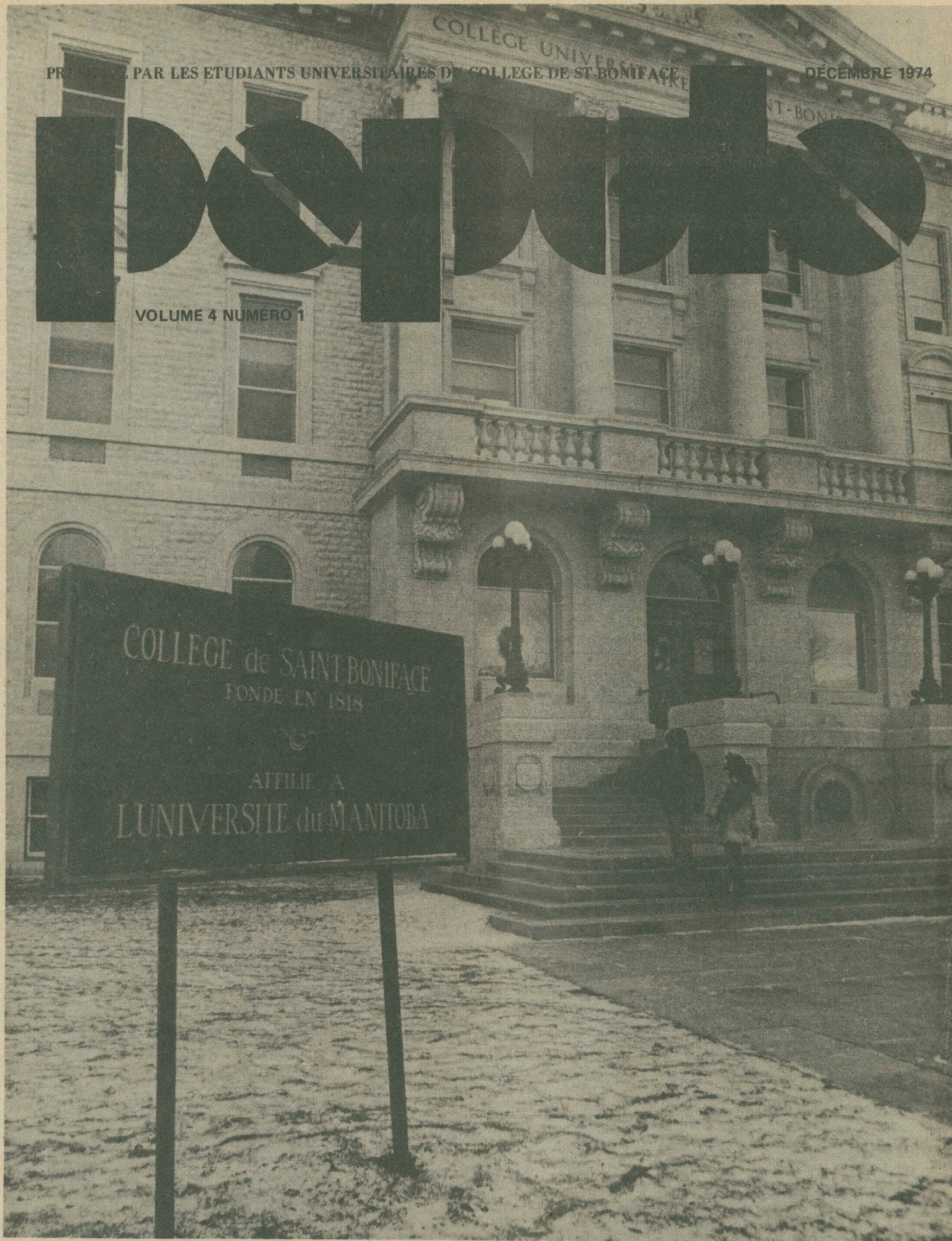


PRÉPARÉ PAR LES ETUDIANTS UNIVERSITAIRES DU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE

DÉCEMBRE 1974

REPORTAGE

VOLUME 4 NUMÉRO 1



ÉDITORIAL

Après deux mois et demi de gestation, POPULO accouche péniblement. On s'inquiète. Est-il normal qu'un journal prenne tant de temps à sortir?

Mais qu'est-ce qui se passe? Qui est en charge du POPULO cette année? Qu'est-ce qu'ils attendent pour se mettre au travail? Ce sont sans doute quelques propos que vous avez entendus, que vous avez exprimés. Lancés sur un ton d'indignation ou de consternation, ces propos retombent vite dans le vide. La preuve, c'est que peu d'entre vous ont pris l'initiative de chercher des réponses à vos questions. Vous vous contentez de critiquer l'administration, les profs, et le coût élevé de la vie autour de votre troisième tasse de café, et une fois celle-ci terminée, vous vous tirez de la table pour vaquer tranquillement à vos affaires. Une heure dans la salle d'études une autre heure à la cafétéria, un cours pour la troisième, et pour finir cette journée bien remplie, une petite causerie avec un copain ou un prof. Vous êtes tranquilles. Au début de l'année, vous avez payé votre cotisation à l'AU. En retour vous avez accès au gymnase (encore dans son emballage, mais qu'importe) et à l'équipement sportif; vous avez droit aux soirées sociales gratuites, au souper de Noël, au Cibé-club, au Curling Bonspiel, et à plusieurs autres extras, y compris le POPULO. Eh bien, vous vous trompez. Votre journal étudiant ainsi que toutes ces autres activités para-scolaires ne vous reviennent pas de droit. Il y a des gens, des étudiants comme vous, qui peinent pour réaliser ces services, et vous devez y mettre du vôtre si vous les voulez.

Lorsqu'il a été fondé en 1970 par Maurice Auger, le but de POPULO était "de faire connaître au public l'état consciencieux de l'étudiant franco-manitobain, tout en exprimant ses idées et en faisant connaître ses intérêts." Quatre ou cinq ans plus

tard, il est à se demander si vous avez des idées et des intérêts, et si vous en avez, si vous pouvez les exprimer! Que vous ayez quelques idées et certains intérêts est très probable (ceux pour le "Playboy" et la Norwood ne comptent pas). Mais que vous soyez capables de les exprimer est une autre affaire. Vous vous exprimez si peu que votre silence en classe inquiète plusieurs de vos professeurs: ils se demandent si vous dormez ou si vous êtes éblouis par leur érudition. . . Dans le domaine para-scolaire votre participation n'est guère mieux. Ce qui semble faire défaut, c'est la capacité de vous exprimer oralement ou par écrit. Vous allez peut-être chercher à blâmer ceci sur l'éducation 'de votre temps' ou encore sur le manque de sujets intéressants à discuter. Mais, au fond, vous savez bien que ces 'raisons' ne sont que des excuses.

Une fois que vous aurez obtenu votre diplôme universitaire, on s'attend à ce que vous offrez des suggestions qui influenceront éventuellement la société: cette attente est légitime puisque les universitaires sont formés non seulement pour assurer la continuité de la société mais aussi pour l'améliorer. Vous aurez donc un rôle important à jouer dans notre société. Mais comment pouvez-vous espérer de le réaliser si vous avez peur d'ouvrir la bouche pour dire ce que vous pensez? Pour remplir ce rôle, il faudra avoir des idées et savoir les exprimer. Si vous ne possédez pas ces habiletés, c'est à vous de prendre les mesures pour les acquérir; au risque de moraliser, il faut dire que celles-ci ne viendront qu'avec l'effort et la pratique. Et si vous les avez, il faut les exercer! POPULO vous donne l'occasion de vous exprimer. Profitez-en! C'est nécessaire à votre formation universitaire. De plus, nos lecteurs bénéficieront de votre effort.

M. M. M.

POPULO

200, avenue de la Cathédrale
Saint-Boniface, Manitoba

Directeur	— Roger Foidart
Rédactrice en chef	— Monique Mulaire
Comité de rédaction	— Ronald Lavallée
	— Diane Fiola
	— Gisèle Bourgeois
	— Louise Bruneau
	— Michel Dandeneau
Présentation	— Gabriel Lambert
	— Laurent Bohémier
	— Marcelline Forestier

Correction

— Mlle Gertrude Gecewicz
— Mme Ingrid Joubert

Publicité

— Denis Champagne
— Denis Raimbault
— Roger Bilodeau
— Madeleine Mulaire
— Renée Dandeneau

Photographe

Dactylos

— Raymond Guyot
— Andrée Champagne
— Diane Dornez

Évaluation des profs.

Il aurait été, je l'avoue, plus stratégique de choisir pour cet article, un entête tout autre que "l'évaluation des professeurs". Débuter sur un ton neutre pour arriver, après force raisonnements, à démontrer la nécessité de l'évaluation aurait été plus conforme aux lois de la persuasion. Faute de temps et de tact, je me limiterai aux faits. Il ne sera point question ici de peser le pour et le contre du projet; au cours d'une réunion de l'AUCSB, tenue le 30 septembre, Louise Bruneau (rep. de la Pédagogie) et Gabriel Lambert (rep. Arts et Sciences) ont été chargés de sa réalisation. L'évaluation des professeurs par les étudiants aura lieu. Il ne me reste qu'à justifier la décision du conseil, et à discuter des modalités possibles.

L'histoire de l'évaluation des professeurs au Collège a été marquée par de rudes chocs et de minces résultats. La formule que nous proposait l'administration était vouée à l'échec avant même son apparition. Il ne pouvait en être autrement. Le recteur et ses aides se trouvaient à chaque année devant la plus sordide des obligations: la nécessité de plaire à tous, de ne blesser personne. D'une part, les professeurs qui exprimaient la crainte fondée de se voir transformés en gibier, et de l'autre, les étudiants qui revendiquaient, un peu sourdement il est vrai, le droit de "juger leurs juges". La réponse que nous apporta l'administration fut inévitable — un questionnaire lourd (plus de cinquante questions, parfois contradictoires, souvent obscures) où toute possibilité d'expression avait été sciemment enrayée. L'étudiant était prié de juger son professeur selon un barème aride et simpliste (Le professeur a-t-il fait usage suffisant des moyens audio-visuels? 0, 1, 2, 3, 4, 5.) Rien de plus facile à la suite d'un essai manqué que de noircir sans risque ni peine un professeur exigeant; pour ce faire, il ne s'agissait tout bêtement que d'encercler tous les "0" sur la formule. La lecture de questionnaire était facultative. Ceux, par contre, qui se donnaient la peine de lire se trouvaient en proie à de fâcheux dilemmes (Est-il nécessaire ou même souhaitable, qu'un professeur de philosophie ou de littérature soit un "mordu" des méthodes audio-visuelles? L'usage du tableau noir peut-il être considéré comme une technique audio-visuelle? etc...). Ayant fait la compilation des résultats, l'administration remit à chaque professeur son évaluation. L'expérience s'arrête là. Soulagement chez le corps professoral, anxiété à l'AUCSB...

La résolution qu'a prise notre conseil, celle de passer à l'organisation d'une nouvelle évaluation, ne fut adoptée qu'en principe; la modalité de la formule, comme je l'ai indiqué ci-dessus, n'est pas encore chose arrêtée. Afin de mieux entrevoir ses structures possibles, étudions d'abord les buts d'une telle évaluation.

La raison d'être que prêtent bon nombre de conseils étudiants à l'évaluation des professeurs, est, de longue date, l'amélioration de l'enseignement. Affirmation prétentieuse diront certains, puisqu'elle présuppose une faiblesse dans la présentation des cours. "Très non-scientifique". Cette contravention aux lois de l'enquête psycho-sociologique suffirait à elle seule à invalider l'évaluation. Il nous serait facile de contourner cette accusation en invoquant la nécessité de "maintenir" la qualité de l'enseignement, et non plus de "l'améliorer" — argument simpliste et lâche. Reconnaître sans enquête que la qualité de l'enseignement ait atteint un niveau adéquat me semble tout aussi illogique que l'inverse.

Le but que veulent atteindre nombre de conseils d'étudiants est le renvoi éventuel d'un professeur incompetent. Pour ce faire, deux moyens: primo, sensibiliser les administrateurs qui, dans l'imagination populaire ne peuvent, depuis le fond de leur paperasse, se rendre compte de l'ineptie de leurs employés; secundo, prévenir les nouveaux étudiants de professeurs médiocres grâce à la publication annuelle des résultats de l'évaluation. (Notons en passant que UMSU, doté d'un budget de plus de 250,000 dollars et nanti d'un service légal, peut à la rigueur se permettre quelques diffamations.

Ces objectifs — sensibilisation des administrateurs, renvoi éventuel de professeurs, amélioration de la qualité d'enseignement — peuvent-ils justifier à eux seuls la mise en vigueur d'une évaluation des cours au Collège? Le recteur, le vice-doyen, et leurs adjoints, ont avec le corps professoral de contacts fréquents (d'autant plus que certains d'entre eux font la navette entre les classes et le Secrétariat). Ils ont une connaissance sommaire des défauts et des qualités de chacun de leurs professeurs. Notons également qu'il existe un éventail rassurant de sauvegardes capables de perpétuer même la plus médiocre des carrières, entre autres, la permanence. C'est dire que les décisions de renvoi ou d'embauche ne dépendent pas toujours de la compétence professionnelle du candidat. Bref, une évaluation des professeurs ne pourrait exercer auprès des administrateurs qu'une influence limitée. Elle ne serait trop souvent qu'une discrète confirmation, un bénin conseil. A moins de passer à la publication de l'évaluation, mesure regrettable mais non impossible, l'étudiant ne dispose que d'une seule arme contre la médiocrité — la médisance. Dans de telles circonstances la question s'impose: puisque l'évaluation ne peut à elle seule occasionner le départ de mauvais professeurs, en quoi contribuera-t-elle à l'amélioration de l'enseignement? Quelle folie a pu mener l'AUCSB à ressusciter un outil aussi encombrant et inefficace?

Pour que l'évaluation des professeurs soit d'une réelle utilité, affixons-lui de nouveaux buts et une nouvelle forme. Rappelons-nous que ses premiers bénéficiaires ne sont pas les étudiants mais les professeurs, et qu'une évaluation planifiée, conduite et interprétée de façon intelligente, pourrait normaliser les relations qui existent entre ces deux groupes.

Que l'étudiant ait d'abord liberté d'expression, qu'il ne soit point assujéti à un questionnaire restrictif. Quatre ou cinq questions, type "essai", seraient suffisantes; l'étudiant pourrait se livrer librement à ses réflexions et critiques. Un comité spécial, composé de deux universitaires, deux professeurs et deux administrateurs, feraient ensuite la compilation des données, pour remettre à chaque professeur le compte-rendu de son évaluation. (La tâche n'est pas impossible: malgré l'agencement numérique des formules précédentes, leur compilation était onéreuse, et leur préparation, longue; on trouvera par ailleurs que les commentaires portés sur chaque cours varieront peu de copie en copie.)

Ce n'est, bien sûr, que la première ébauche d'une forme possible de l'évaluation. On pourrait y ajouter un barème normatif, qu'établirait le comité de compilation, afin de définir la moyenne (qualités et traits indispensables à l'enseignement). Les avantages que présente une telle structure sont multiples. Elle permet une franche et humaine appréciation de chaque professeur, en écartant les ambiguïtés

EVALUATION DES PROFESSEURS

Suite de la page 3

qui ne sauraient appartenir à la matière enseignée (ex. techniques audio-visuelles). Elle veille à ce que les résultats de l'évaluation soient reconnus de tous les partis: l'Association des professeurs, l'Administration et l'Association des universitaires. (Les collégiens n'auront plus à se demander si leur critique a été dûment considérée; leurs représentants au comité de compilation s'en assureront.) Les professeurs prendront conscience des lacunes et faiblesses de leurs cours. Ils pourront en plus jauger les aspirations et désirs de leurs étudiants; il en va de même pour l'Administration et l'AUCSB.

C'est à la suite de maintes discussions avec divers professeurs que j'ai pris la résolution de voir aboutir ce projet. On me fit remarquer, primo, que la majorité des professeurs étaient conscients de leurs défauts professionnels, et secundo, que l'étudiant était incapable de juger objectivement un enseignant. La première affirmation ne tient pas compte des faits, la deuxième est arrogante. Pour ma part, je ne trouve rien de plus égayant que de voir un professeur, âgé de quelques années de plus que son étudiant, agir envers ce dernier avec une condescendance tout à fait miséricordieuse. C'est le paternalisme. En permettant un libre-échange d'idées et de commentaires, entre égaux, nous arriverons peut-être au concept primaire de l'Université — lieu de rencontre où des adultes font part de connaissances spécialisées à d'autres adultes, avec mêmes droits et privilèges. Nos étudiants ont atteint la majorité. Il est temps qu'on le reconnaisse. L'évaluation des professeurs n'est, dans ce sens, qu'un début, je le concède.

Si nous avons cru bon de prendre nous-mêmes cette initiative, c'est que nous estimons que l'évaluation est d'abord la responsabilité des étudiants. L'Administration a fait dans ce domaine un effort louable, mais il ne lui appartenait pas de le faire seule. C'est une responsabilité qui incombe à l'AUCSB et à l'Assemblée universitaire.

L'évaluation est en chantier. L'AUCSB s'est engagée à la réaliser, mais il faut encore lui prêter forme. Cet article donc, est une invitation; elle s'adresse aux professeurs et étudiants qui veulent nous faire part de leurs idées à l'égard de ce projet, et qui désirent collaborer à son exécution. Surtout, qu'il ne soit plus question de "sédition", "d'insolence", ou "de mauvais esprits". L'évaluation des professeurs est un privilège et une responsabilité de tous les universitaires de la province; c'est un droit qui peut être exercé dans une atmosphère de détente et de coopération.

Ronald LAVALLEE
A.U.C.S.B.

LES EDITIONS DU BLE

Utopie pour les pessimistes mais feu vert pour les optimistes! Il faudrait crier sur tous les toits que la province du Manitoba vient de se doter d'une maison d'édition française. Monsieur Lionel Dorge est le directeur de cette nouvelle entreprise. Finis les soupirs vers l'Est, château fort du français, et les courbettes devant les maisons d'édition: Le Jour, Fides, HMH, Cercle du Livre de France, Beauchemin, etc. . . Tout texte susceptible d'intéresser le lecteur sera publié au Manitoba, aux Editions du Blé, seule maison d'édition française à l'ouest des Grands Lacs.

On en parlait depuis longtemps mais il fallait attendre l'épaulée d'une douzaine de personnes intéressées à la culture franco-manitobaine pour enfoncer cette porte. Dès le mois de décembre, Les Editions du Blé donneront naissance à trois oeuvres franco-manitobaines. Les étudiants universitaires en entendront parler car le lancement de ces oeuvres se fera au Collège de Saint-Boniface.

Nous espérons recueillir assez de dons pour réussir le premier coup de dés. Jusqu'ici nous avons reçu \$2,500.00 de 25 personnes; nous faisons appel à 75 autres "actionnaires" pour atteindre notre objectif, soit 100 dons de \$100.00 à fonds perdu. Quand nous aurons prouvé au Conseil des Arts que nous pouvons nous aventurer dans des sentiers non battus, on nous accordera des subventions pour nous aider à poursuivre notre marche.

L'Acadie a une maison d'édition française, le Cameroun en compte deux. . . le Manitoba français se doit d'accélérer le pas. Nos amis de l'Est seront-ils surpris d'apprendre que l'on parle et que l'on écrit encore en français au Manitoba? . "Tous les auteurs canadiens-français sont au Québec", disent les Québécois. Intéressant défi pour le franco-manitobain! Il faut écrire dans le présent en gardant une visée dans l'avenir pour y fixer un passé.

Annette Saint-Pierre

ADRIEN RAIMBAULT

agent

The Paul Revere Life Insurance Company

Assurances: vie, accident & maladie

Tél.: bur. 775-0425 — rés.: 233-5767

CORYDON CYCLE & SPORTS

Aiguillage de Patins

Equipement de Hockey

751, av. Corydon

Tél.: 452-6531

CHARGEX & MASTERCARD

SUR LES PRIX EXORBITANTS DES DENRÉES À LA CAFÉTÉRIA DU COLLÈGE DE ST-BONIFACE

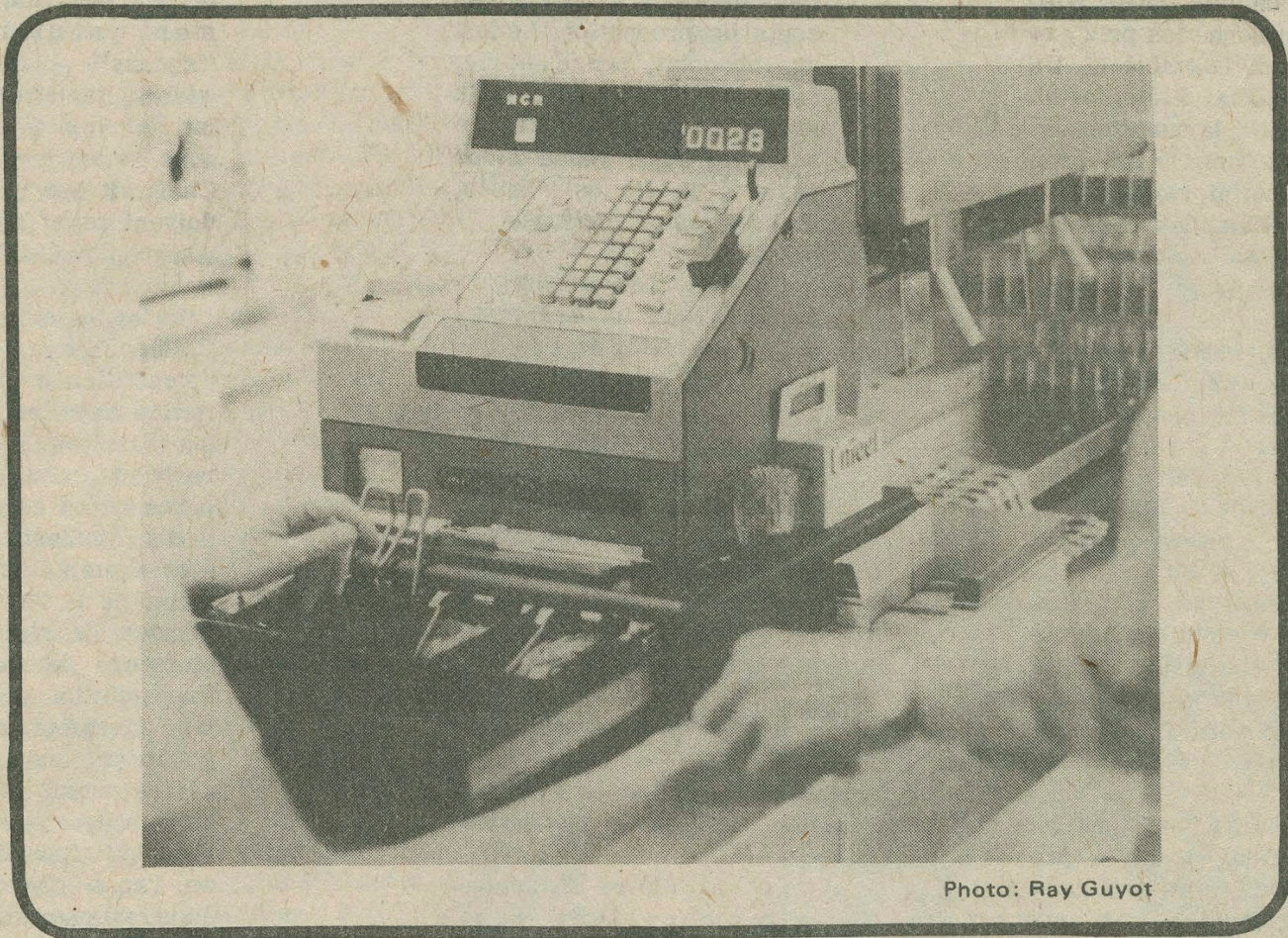


Photo: Ray Guyot

Il y a au Collège beaucoup d'étudiants
Qui ont peiné tout l'été pour s'amasser quelque argent.
L'AUCSB, les frais de scolarité,
Les livres, les stylos, les cahiers, le loyer--
Voilà le compte d'épargne bien réduit
Lorsqu'en septembre, tout cela est réglé.
Cette situation, tout le monde l'a acceptée :
C'est le prix requis pour être instruit.

Il y a aussi au Collège bon nombre d'étudiants
Qui passent beaucoup de temps à la cafétéria.
On apprend à se connaître, on se détend,
On se rencontre, on discute, on fait des plans--
Tout cela autour d'une bonne tasse de café.
Cette chère habitude est presque une tradition
Pour laquelle nous ne saurions trouver une substitution. . .
Mais cette année, il y a quelque chose de changé.

Cet été, pendant qu'avec tant de persévérance
Nous économisions pour assurer notre subsistance,
L'Administration s'est vu forcée
De rehausser les prix des denrées
Pour son budget garantir la santé.
Malheureusement c'est pauvre de nous
Qui devons en défrayer le coût. . .
Comme partout, les faibles sont exploités.

Malgré tout ce qui ne nous plaît pas,
Nous ne voulons pas délaisser notre cafétéria.
Alors on substitue de l'eau pour du café;
On dit adieu aux kokos et aux Joe-Louis.
Et si parfois on accepte de payer le prix
On se plaint du coût élevé
En remarquant qu'il y a beaucoup de salaire
Qui va pour ce qui n'est pas nécessaire.

Si on voulait couper sur le superflu
Le prix des aliments en serait réduit :
Avec des tasses de styrofoam pour le café,
Il y aurait moins de vaisselle à laver;
Les fruits pourraient être étalés dans un panier
Au lieu d'être si soigneusement enveloppés.
Et si on prenait la peine d'y penser
Il y aurait plusieurs autres idées.

Les étudiants eux-mêmes pourraient contribuer
En ramenant leurs plateaux utilisés :
Assurément, ils seraient prêts à sacrifier
Un peu de la qualité du service
Pour donner à leur portefeuille le bénéfice.
En se mettant ensemble pour étudier le problème
Nous pourrions sans doute trouver une solution--
C'est du moins ce que nous espérons!

Diane FIOLA



Et maintenant les faits



Lors d'une réunion générale de l'AUCSB, (à laquelle très peu de gens ont assisté) on a mentionné les prix exorbitants de la cafétéria. Un comité spécial a été formé pour étudier la question. Le but de ce comité est premièrement informatif, puis, s'il y a lieu, des propositions seront soumises au conseil de l'AU.

Les deux chefs du comité, G. Habeck et moi-même, ont d'abord parlé avec l'abbé Damphousse, recteur-procureur et avec Mme Emond, directrice de la cafétéria. Après avoir obtenu quelques statistiques et d'autres renseignements, on a convoqué une réunion du comité (qui aura lieu avant l'apparition de cet article) afin de formuler un rapport pour l'AU.

Pour étouffer les rumeurs qui circulent, il n'y a pas d'augmentation de prix prévue pour janvier. Les prix

ont été fixés au début de l'année pour compenser l'augmentation graduelle des coûts de production. Le lait au chocolat, par exemple, bien qu'on fasse un certain profit là-dessus à l'heure actuelle, sera vendu à une perte à la fin de l'année, d'après les prédictions.

D'après les renseignements reçus un des coûts majeurs semble être les salaires, qui représentent 30% à 40% des dépenses. Les salaires sont fixés, comme ailleurs, par les demandes du syndicat. Un grand nombre de personnel est d'ailleurs nécessaire, vu les longues heures d'ouverture de la cafétéria, et certaines périodes très occupées.

Alors voici le problème:

- 1) Nous sommes relativement une petite institution.
- 2) Les élèves du secondaire apportent leur "lunch".

3) Peu d'étudiants et peu de professeurs prennent leurs repas ici. Naturellement seulement les "snacks" - frites, sandwiches, tablettes de chocolat, et les diverses boissons se vendent en quantité. Ceci fait que ces "snacks" doivent payer les salaires - donc - prix élevés.

Qu'on le veuille ou non, le Collège fait partie du Canada et subit les problèmes d'inflation dans les prix et dans les salaires autant que le reste du pays. Croire que parce qu'on est de pauvres petits étudiants on devrait être exemptés du coût exorbitant de la vie démontre le manque de réalisme parmi plusieurs de nos étudiants. Une solution possible: fermer la cafétéria et la remplacer par une salle de rencontre munie de machines automatiques, en dépit de ceux qui aimeraient manger un repas chaud. Y a-t-il d'autres suggestions?

Denis RIMBAULT

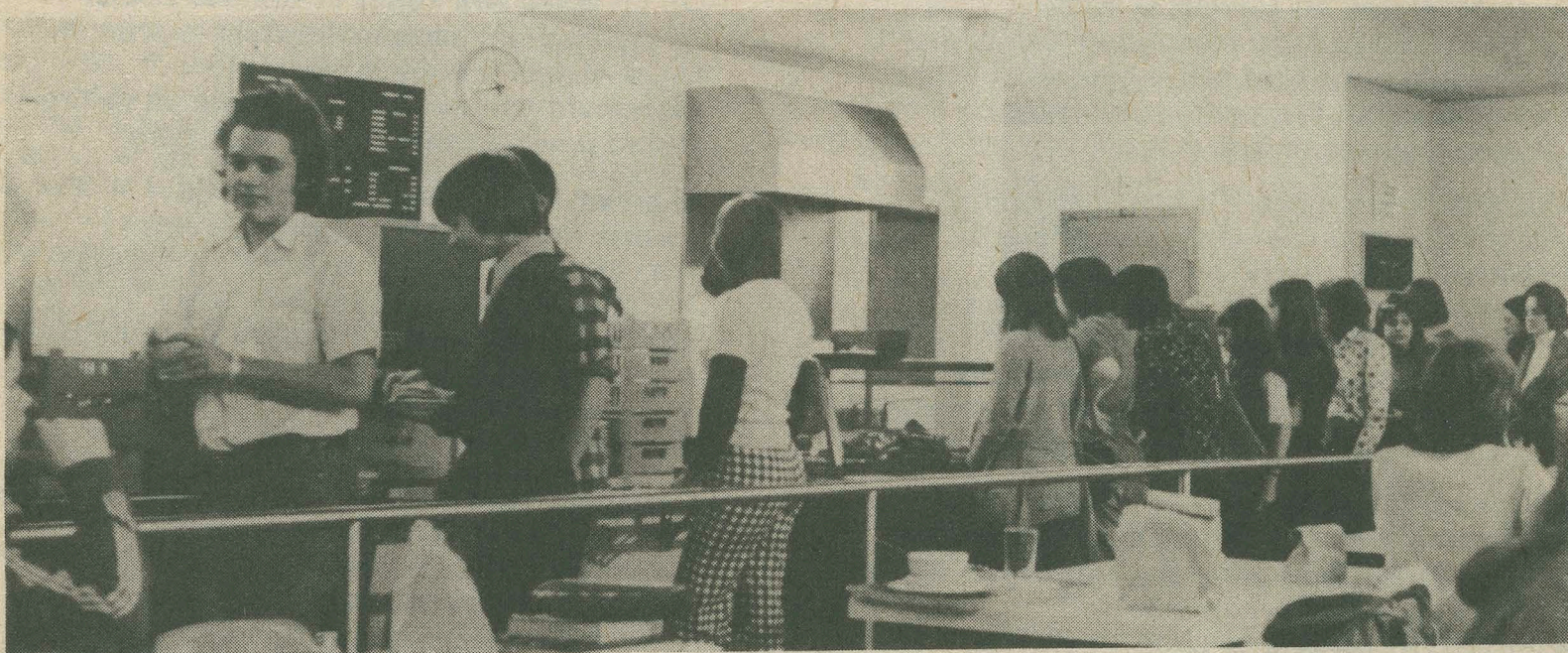
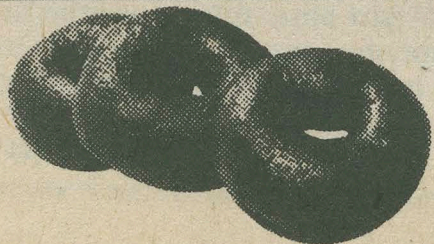


Photo: Ray Guyot



INTERVIEW AVEC M^{lle} VIVIANE DOCHE

Au Collège nous remarquons des professeurs de toutes les régions francophones du monde. Cette année, notre professeur d'anthropologie et de sociologie nous vient de l'Égypte. C'est dans ce pays où elle a passé ses 21 premières années que Mademoiselle Viviane Doche a fait ses études primaires et secondaires en français. Puis elle est allée à l'Université Américaine du Caire où elle a appris l'anglais. Elle y obtint son baccalauréat avec majeures en sociologie et anthropologie, mineure en psychologie. Enfin elle vint en Amérique du Nord, à l'Université du Minnesota pour obtenir sa maîtrise en sociologie et anthropologie, et son doctorat en sociologie. Pour son doctorat Mademoiselle Doche a aussi fait des études en relations internationales, c'est-à-dire sur les problèmes résultant de la rencontre de personnes de différentes cultures, problèmes dus à la différence des façons de penser et de communiquer de ces personnes. Ces études sont liées à la sociologie, à l'anthropologie et à la psychologie, matières qui intéressent beaucoup Mademoiselle Doche et qu'elle enseigne au Collège.

Mademoiselle Doche donne quatre demi-cours d'anthropologie: le cours 101, "L'homme, la culture et la nature"; le cours 253, "Anthropologie des systèmes politiques"; le cours 270, "Langage, culture et société"; et le cours 351, "Indiens de l'Amérique du Nord". Elle enseigne le cours de sociologie 229, "Introduction aux méthodes de recherches", auquel a été amalgamé pour le premier semestre le demi-cours de psychologie (225) qui couvre à peu près la même matière. Au deuxième semestre la classe se séparera: les étudiants de psychologie approfondiront cet aspect avec M. Girardin, tandis que Mademoiselle Doche étudiera particulièrement l'aspect sociologique avec ses étudiants.

Mademoiselle Doche n'en est pas à sa première année d'enseignement. Durant les trois dernières années, elle a donné des cours de sociologie à l'Université du Manitoba. Auparavant elle avait remplacé quelques professeurs à l'Université du Minnesota. C'est par certains de nos confrères qui étaient dans ses classes à l'Université du Manitoba qu'elle a entendu parler du Collège de Saint-Boniface. Puis elle a visité le Collège pour mieux le connaître. Très impressionnée, elle a fait application pour une position d'enseignant. Elle a attendu deux ans, et, lorsque cette année on lui a offert le poste de professeur d'anthropologie, elle fut heureuse de l'accepter.

Mademoiselle Doche nous dit que pour elle l'année académique a débuté de façon très encourageante. Elle ne s'est pas sentie dépaysée en arrivant au Collège. Elle a trouvé l'atmosphère très détendue: il n'y a pas de glace à faire fondre, nous a-t-elle dit. Elle a trouvé les professeurs, administrateurs et étudiants très ouverts - elle s'est sentie acceptée dès le début. Elle a été impressionnée par la chaleur de l'accueil de la part de ses confrères et de la part des étudiants. Elle aime bien les classes restreintes. Très sociologue, elle reconnaît la valeur d'être connue comme personne et non comme numéro; elle aime la facilité de relations inter-personnelles qui existe au Collège. Elle a aussi été encouragée par l'intérêt pour leurs études que montraient la majorité des étudiants. Elle a hâte de résoudre les petites difficultés techniques inévitables telles que les conflits d'horaires ou les changements de classes. En

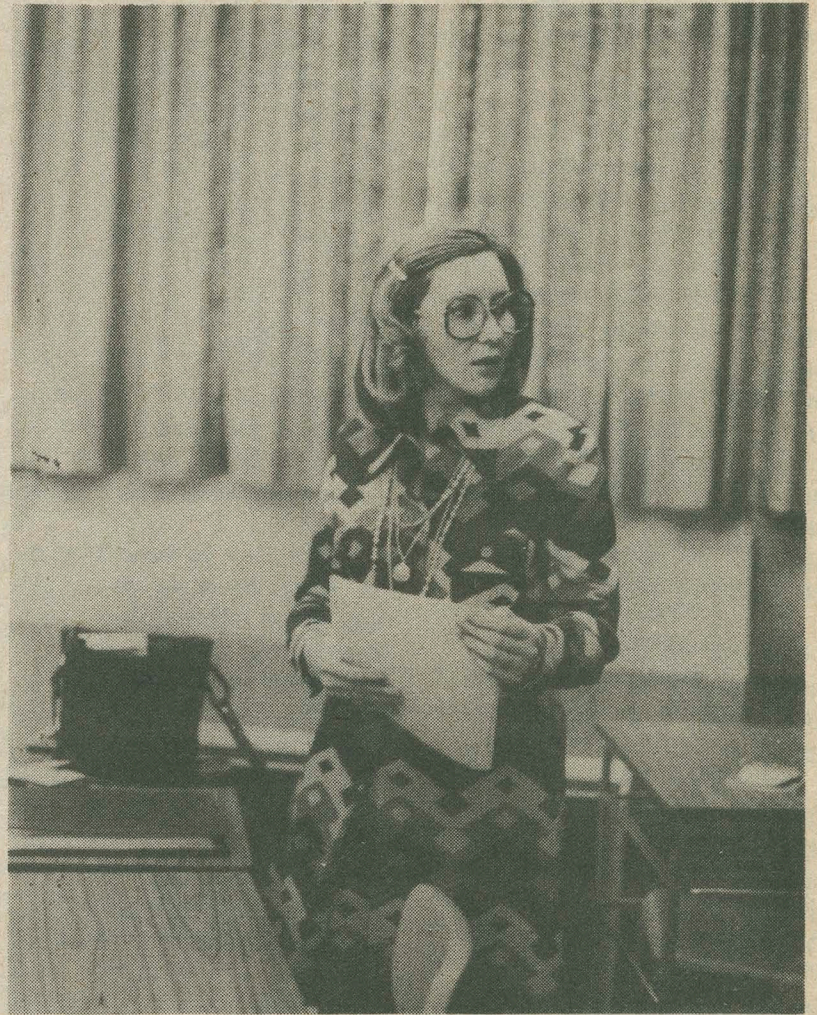


Photo: Ray Guyot

somme elle trouve que le Collège est un endroit favorable pour le travail et les études.

Une chose qui l'a déçue cependant, c'est la qualité du français au Collège. Elle a aidé à corriger le test d'entrée, donné au début de l'année. Elle a trouvé que le vocabulaire et le style souffraient du "franglais"; elle a remarqué cependant que la grammaire n'était pas mauvaise. Elle a aussi remarqué que le français s'améliorait avec l'âge des étudiants: l'enseignement du Collège semble contribuer au perfectionnement du français. De plus, étant elle-même trilingue (arabe, anglais, français) elle comprend très bien que les étudiants ne puissent être parfaits dans les deux langues.

Pour terminer, Mademoiselle Doche, nous vous souhaitons la bienvenue, et nous espérons que pour vous l'année sera aussi bonne qu'elle s'annonce. Bonne chance!

Diane FIOLA

2
16

Meilleurs Souhaits
du

Restaurant Licencié
Le Rendez-Vous

150 boul. Provencher
St-Boniface 6, Man.

Signaler : 247-7107

HUIS CLOS

Le regard aliénant d'autrui

Les quelques réflexions qui suivent ne se présentent pas comme l'équivalent d'une critique littéraire: ce genre de critique a connu depuis la vague du "nouveau roman" une évolution que seul un spécialiste peut suivre. Si ce n'est pas du point de vue du critique littéraire, que peut-il bien rester à dire sur cette oeuvre dramatique de Jean-Paul Sartre intitulée HUIS CLOS?

S'il est vrai que la littérature française du XXe siècle ne serait pas ce qu'elle est sans l'apport de Sartre, il est encore plus vrai que l'existentialisme français ne serait pas ce qu'il a été sans lui. Il est certain, en effet, que Sartre est d'abord et avant tout un philosophe c'est-à-dire qu'à travers toutes ses oeuvres il cherche à communiquer sa conception philosophique du monde, conception qu'il a élaboré essentiellement dans L'ETRE ET LE NEANT. Les littéraires ont beau jeu d'étudier Sartre d'un point de vue purement dramatique: ils savent fort bien, cependant qu'en ce faisant ils laissent échapper ce qui compte le plus aux yeux de Sartre, à savoir sa philosophie. Ceci est particulièrement vrai du théâtre sartrien: qu'on lise ou voit LES MOUCHES, LES MAINS SALES ou HUIS CLOS, il n'y a rien à y comprendre si l'on ne perçoit pas, au-delà du drame en quelque sorte, le profil humain que Sartre tâche de nous communiquer.

Quel est-il donc ce profil humain, cet "homme de Sartre" tel qu'il apparaît dans Huis Clos?

Comme dans un bon roman policier, ou comme dans le dernier film de Claude Lelouch (La Bonne Année), Sartre se garde bien de nous

dire, dès le début, exactement où se trouvent les trois acteurs du drame ni qui ils sont. Il faut attendre la cinquième scène (la plus longue et la plus importante de la pièce) pour entendre Inès déclarer: Entre assassins. Nous sommes en enfer... (Huis Clos, p. 146) et cette constatation met fin aux interrogations des trois personnages qui jusqu'à ce moment-là ne savent pas où ils se trouvent:

ESTELLE — Je vous regarde tous deux et je pense que nous allons demeurer ensemble... Je m'attendais à retrouver des amis, de la famille. (Huis Clos, p. 141). Tandis que Garcin, lui, pense qu'il va pouvoir enfin "mettre sa vie en ordre" (Ibid). De plus jusqu'à ce moment-là de la pièce, chacun n'a révélé de lui-même que ce qui le met en valeur; chacun n'a raconté que "l'endroit" de sa vie. On pense donc que Garcin est un pacifiste qui a été fusillé (Huis Clos, p. 145), qu'Estelle est une petite bourgeoise qui, après une aventure en dehors de son mariage, est morte d'une pneumonie (Ibid.) et qu'Inès était une innocente employée des postes (Huis Clos, p. 143). C'est pourquoi ils commencent d'abord par chercher pourquoi ils peuvent bien se trouver ensemble: est-ce le hasard, est-ce une erreur, une faute? Toutes ces hypothèses se trouvent volatilisées par l'affirmation d'Inès citée plus haut et déclarant qu'ils sont "en enfer". Tout de suite après cette déclaration choquante pour les deux autres, Inès ajoute, ET C'EST LE VRAI THEME DU DRAME:

— Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres (Huis Clos, p. 147). ou encore, comme le dira Garcin, à la toute fin de la pièce, après que "l'envers" de la vie de chacun aura été dévoilé aux deux autres:

— Le bronze... (il le caresse). Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer (souligné par moi)... Ha! vous n'êtes que deux?... Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru... Vous vous rappelez: le soufre, le bûcher, le gril... Ah! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril: L'ENFER, C'EST LES AUTRES. (Huis Clos, pp. 181-182)

Sartre joue ici sur deux registres: d'abord le registre d'associations spontanées que, d'après leur éducation, la plupart des spectateurs se font en entendant parler de l'enfer: endroit de souffrances et de douleurs imposées de l'extérieur par un dieu bourreau et justicier, espèce d'antichambre de torture divine. En affirmant que l'enfer c'est les autres, Sartre supprime d'un coup de plume l'existence d'une divinité — bourreau qui viendrait imposer une souffrance pour les torts d'avant la mort. En cela il n'est que conséquent avec lui-même puisque, pour lui: "L'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente" (L'existentialisme est un humanisme, p. 94) Mais en ayant refusé que la souffrance puisse venir de dieu, Sartre lui trouve une autre origine: l'homme. C'est ici qu'il passe au second registre, celui de sa propre philosophie, selon laquelle les rapports humains sont, fondamentalement, des rapports destructeurs: "C'est en vain, dit-il, que la réalité-humaine chercherait à sortir de ce dilemme: transcender l'autre ou se laisser transcender par lui. L'ESSENCE DES RAPPORTS ENTRE CONSCIENCES N'EST PAS LE MITSEIN", (être-avec, thème cher aux existentialistes allemands, surtout Heidegger "C'EST LE CONFLIT".

(L'Être et le Néant, p. 502).

Est-ce à dire que "les Autres" n'ont pas d'importance et que je dois chercher à les supprimer? En répondant à cette question nous toucherons du doigt comment l'homme est, pour Sartre, un être contradictoire, un être condamné à la contradiction. Dans l'acte de conscience qui tend à s'atteindre elle-même (et qui est constitutive de ce que Sartre appelle le pour-soi), "on ne découvre pas seulement soi-même, mais aussi les autres" (L'Existentialisme...) p. 66). "Nous nous atteignons nous-mêmes en face de l'autre... Ainsi l'homme qui s'atteint directement, découvre aussi tous les autres, et il les découvre comme la condition de son existence. Il se rend compte qu'il ne peut rien être, sauf si les autres le reconnaissent comme tel. POUR OBTENIR UNE VÉRITÉ QUELCONQUE SUR MOI, IL FAUT QUE JE PASSES PAR L'AUTRE. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi." (L'Existentialisme..., pp. 66-67). Ainsi, l'acte qui me révèle ma liberté, me révèle en même temps aux autres. Je ne suis pas seulement un "pour-soi", mais aussi et inséparablement un "pour-autrui" en ce sens que MON acte me fait exister pour-moi-pour-autrui, que je le veuille ou non.

Ainsi dans Huis Clos, chacun des personnages va prendre graduellement conscience qu'il n'est rien d'autre que ce que sa vie (achevée) l'a fait être et qui le révèle en même temps aux autres. Lorsqu'ils seront tous trois "nus comme des vers" (Huis Clos, p. 161), c'est-à-dire lorsqu'ils se seront chacun identifiés à l'image que les autres ont de lui, ils auront alors atteint l'état d'objet

Suite à la page 9

Suite de la page 8

(d'en-soi): leur relation à autrui (le pour-autrui) sera devenue exactement ce qu'ils sont (l'en-soi) dans la mort d'eux-mêmes (mort du pour-soi). On n'en sort donc pas, et toute la pièce pourrait se décrire comme une prise de conscience progressive par chacun des acteurs de cette vérité fondamentale, à savoir qu'il se réduit à ce que les autres savent de lui et font de lui PAR LEUR REGARD.

Pourquoi le regard? Parce que, pour Sartre, autrui c'est d'abord un regard; l'Autre, c'est "par principe celui qui me regarde" et ma relation à lui se réduit à "ma possibilité permanente d'être-vu-par-lui" (L'Etre et le Néant, p. 315). Mais qu'a donc de particulier le regard d'autrui, pour Sartre? Par son regard, l'autre change ma conscience (pour-soi) en chose (en soi): cela veut dire que l'autre me vole en quelque sorte mon être, il m'aliène de moi-même et fige en quelque sorte mon existence: je cesse d'être moi et je suis ce que l'autre me voit, mon existence m'échappe pour se faire telle que l'autre me

voit. Nous voilà au coeur du paradoxe sartrien sur l'homme: le regard me constitue et en même temps il m'aliène. Si je veux survivre comme conscience, il me faut, à mon tour réduire l'autre à un objet, lui ravir son monde et ainsi le dominer: je suis ainsi enfermé dans une chasse sans fin, à la fois poursuivant-poursuivi et poursuivi-poursuivant. C'est ainsi qu'au cours de Huis Clos on as-

siste à un conflit permanent de personnalités, chacun cherchant à tour de rôle l'occasion de dominer les autres avant d'être à son tour dominé: "Aimez-vous, aimez-vous! s'écrie Inès devant l'attrait purement sexuel qui essaie de réunir Garcin et Estelle (l'amour est présenté comme un piège, comme une fuite, comme une possibilité de sortir de l'insupportable paradoxe humain). Nous sommes

en enfer et j'aurai mon tour" (Huis Clos, p. 169).

Par-delà l'art incontestable du drame qu'est HUIS CLOS, que faut-il penser d'une philosophie de l'homme dont le thème fondamental est que "le conflit est le sens original de l'être-pour-autrui" (L'Etre et le Néant, p. 431)? Une telle philosophie ne dit pas toute la vérité sur l'homme et ne réussit pas à rendre compte de TOUTE l'expérience humaine. Il y a, au départ de la philosophie sartrienne, l'expérience de la nausée qui est, du point de vue philosophique, le REFUS par Sartre du "drôle de petit sens" de l'existence: "Je n'avais aucun moyen de comprendre. Aucun moyen... Je suis parti" (La Nausée, p. 172). Ce refus est à l'origine de toutes les constructions sartriennes et nous mène à l'absurdité irrémédiable de l'existence humaine. La force de Sartre ne lui vient donc pas seulement de son indéniable génie littéraire et théâtral elle lui vient aussi de la logique avec laquelle il a vraiment tiré toutes les conséquences d'une position athée cohérente (citée plus haut). Mais c'est aussi sa faiblesse, car rien ne nous oblige à faire le même choix que lui: l'expérience de l'être n'est pas nécessairement dégoûtante, celle de mes relations à autrui pas uniquement aliénantes. HUIS CLOS, monté cette année au Collège, nous donne au moins l'occasion de nous demander si, comme Sartre, nous allons refuser une partie de notre expérience humaine ou si au contraire, nous refusons ce refus et choisissons de réconcilier toutes les dimensions et richesses de l'expérience humaine.

BAUDOIN ALLARD

$\frac{1}{16}$ MUSICANA
186, boul. Provencher
Saint-Boniface, Man.
Choix splendide de disques de Noël
en français à 20 p.c. de rabais
Donnez-en en cadeau
JOYEUX NOËL HEUREUSE ANNÉE

$\frac{1}{16}$ CHRISTIE'S
AU SERVICE DES ETUDIANTS
135 PROVENCHER blvd tele 247-9410
ST. BONIFACE R2H OG2 247-9078

$\frac{1}{4}$ caisse populaire
de saint boniface

Limitée

185, boul. Provencher
- 247-8874

Ciné-Club

L'Association des universitaires du Collège de Saint-Boniface présente 5 films français de qualité supérieure dans sa nouvelle saison de Ciné-Club 74-75.

Les cinq films à l'affiche de la saison sont :

- le 4 décembre 1974 - "L'ENFANT SAUVAGE" réalisation François Truffaut.
- le 8 janvier 1975 - "ELVIRA MADIGAN" réalisation Bo Widerberg.
- le 26 février 1975 - "LA NUIT AMERICAINE" réalisation François Truffaut.
- le 12 mars 1975 - "LE GRAND AMOUR" réalisation Pierre Etaix.
- le 2 avril 1975 - "MOUCHETTE" réalisation Robert Bresson.

Le deuxième film "ELVIRA MADIGAN" est un drame psychologique.

Vers la fin du XIXe siècle, un jeune officier suédois déserte l'armée, sa femme et ses enfants pour suivre une artiste de cirque. Tous deux s'enfuient au Danemark où ils s'abandonnent, insouciant, à leur amour. Ils épuisent vite, toutefois, le peu d'argent qu'ils possèdent et sont peu à peu réduits à vivre d'expédients. Se rendant bientôt compte qu'ils ne peuvent continuer à vivre ainsi, et devant la perspective d'avoir à renoncer l'un à l'autre, ils préfèrent, d'un commun accord, s'unir dans la mort.

Les films seront présentés dans l'auditorium de l'Institut Pédagogique à 20h00. Toutes les représentations seront suivies d'un échange portant sur le film en question.

La carte de membre coûte \$3,00 et donne l'entrée gratuite aux 5 films. Les cartes sont en vente au secrétariat universitaire du Collège de Saint-Boniface et au Centre Culturel Franco-Manitobain. Sans carte de membre l'admission est de \$1100 par film. Espérant vous voir en grand nombre.

Le Comité du Ciné-Club

Les Disques

Bonjour! Bonne année scolaire à tout le monde!

Cette fois, puisque le temps est limité, n'allons pas en profondeur avec un chanteur en particulier; plutôt brosons un petit tableau de quelques disques sortis depuis un certain temps déjà.

Renée Claude : "Je reprends mon souffle". Treize chansons interprétées avec la sensibilité habituelle de Renée Claude; des chansons tantôt murmurées avec tendresse, tantôt chantées à pleine voix, tantôt pleurées avec angoisse.

Le choix des chansons, les arrangements de l'orchestre et cette voix flexible se complètent pour faire de ce disque un ensemble homogène. Pour celui qui aime la chanson et la musique légères, pour celui qui veut simplement écouter quelque musique agréable pour se détendre pour 'reprendre son souffle' : je doute qu'il soit déçu par Renée Claude.

Dans la même catégorie, c'est-à-dire celle de la musique qui s'écoute facilement, se place encore une Canadienne, Louise Forestier. Le disque que nous voulons mentionner n'a pas de titre comme tel. Mais si nous avions à lui en donner un, ce serait "Pourquoi chanter" qui est à notre avis la chanson clé de ce disque.

Certains reconnaissent la chanson, si on mentionne Nicole Brémault à la boîte à chanson du collège de l'an passé. De riches sonorités orchestrales, un usage abondant de la batterie, en contraste avec la voix claire et légèrement vibrante de Louise Forestier, des textes et des mélodies simples, faciles et agréables. Les arrangements brillants et la fougue énergique du batteur, sont parfaitement rendus par un enregistrement et une gravure impeccables. Remarquons l'emploi du "synthesizer", instrument

électronique qui enrichit drôlement l'orchestre, composé d'un piano, d'un orgue, d'une guitare à douze cordes, d'une basse et d'une batterie.

Cependant Renée Claude et Louise Forestier sont avant tout des interprètes. Il faut également — et surtout — reconnaître les talents de ceux qui composent eux-mêmes les oeuvres qu'ils interprètent par la suite. Le message se fait sentir de ses sources mêmes. C'est surtout le cas d'Elton John. Si vous êtes de ceux qui aiment la musique pour les émotions vives qu'elle peut exprimer ou provoquer, écoutez Elton John! Son dernier microsillon 'Caribou' (pourquoi 'Caribou'? Aucune idée), ne fait pas exception au rythme super 'stomp' qu'on connaît déjà d'Elton John; on peut constater que son genre devient de plus en plus 'rock' en utilisant des guitares "fussy", "wa-wa" etc., ainsi que le "synthesizer". Mais on retrouve toujours son fameux piano aux rythmes tantôt réguliers, tantôt suspendus, tantôt irréguliers; et pour appuyer et compléter un orchestre à la fois un peu symphonique et rock avec ses violons, ses cuivres, ses coeurs, ses batteries et percussions, ses guitares sèches, ses guitares électriques poussées au maximum! Il faut dire qu'Elton a le don de profiter de chaque instrument et de chaque arrangement musical imaginable sans nous écoeurer avec un surplus compliqué. Signalons ici la participation active de Bernie Taupin. Ce dernier et Elton John forment un duo quasi 'complet' (si c'est possible) pour ce qui est de la musique. Cependant le dernier microsillon 'Caribou' ne semble pas dépasser les autres soit en contenance, en qualité, ou en originalité. C'est Elton John, ça suffit!

Michel DANDENEAU

INTERVIEW AVEC SOEUR ANNETTE SAINT-PIERRE

Pourriez-vous nous parler un peu de vos origines et des endroits où vous avez étudié?

Je viens de Drummondville, Québec. J'ai d'abord étudié dans cette province et ensuite ici, au Manitoba. Plus tard, je me suis inscrite à l'Université d'Ottawa pour des études supérieures.

Comment êtes-vous intéressée à la littérature canadienne-française?

Croyez-le ou non mais c'est un Irlandais qui m'y a initiée alors que je suivais des cours de maîtrise à l'Université d'Ottawa. Monsieur John Hare m'avait demandé de donner un séminaire sur l'oeuvre de Gabrielle Roy parce que je venais du Manitoba. Après la lecture des romans de Gabrielle Roy, je me suis lancée dans celle de Langevin, Martin, Ducharme, etc... J'avais des préjugés au sujet de cette littérature; il me semblait qu'il n'y avait rien de valable en dehors de la littérature de la mère-patrie. J'ai bien changé depuis que je m'intéresse à ce qui se fait chez nous.

Quel est votre auteur canadien-français préféré? Pourquoi?

Gabrielle Roy à cause de ses thèmes universels, sa façon de dire et de se dire dans son écriture; son renouvellement dans chaque récit qui est mûri patiemment et teinté d'humour et de poésie.

Qu'est-ce que vous pensez de l'utilisation du joul dans les romans ou les pièces de théâtre? Les Belles Soeurs de Michel Tremblay, par exemple? Cette mode va-t-elle durer?

Au Québec, pendant que l'on discute sur l'emploi du mot joul ou cheval, les Québécois disent HORSE. Le joul est une réalité québécoise; si Michel Tremblay l'utilise c'est pour rendre ses personnages plus réels, plus vivants. Au Québec, il y a le théâtre "professionnel" et le théâtre québécois. Le théâtre québécois est écrit en joul et il est compris des spectateurs. Cependant, je crois qu'un auteur qui se sert du joul se limite; si on se donne la peine d'écrire il faut essayer d'être compris par le plus grand nombre de personnes possible. Par ailleurs, est-il toujours nécessaire d'être compris des Anglais? Les Canadiens-français comprennent Michel Tremblay. Je pense que le joul articule très bien l'état de ce Québécois qui se sent colonisé et opprimé. L'utilisation du joul diminuera peut-être quand l'auteur québécois sera un peu plus fier de lui-même. Il m'apparaît souvent comme un être affamé assis sur une caisse d'aliments. J'en aurais encore long à dire, sur ce sujet...

Trouvez-vous que les étudiants du Collège de Saint-Boniface apprécient la littérature canadienne-française; c'est-à-dire, est-ce que vous vous êtes rendue compte d'un certain éveil chez eux pour les oeuvres écrites dans leur pays?

Au début de l'année académique, je suis toujours surprise de leur peu de connaissances dans la littérature canadienne-française. Je m'aperçois ensuite que certains d'entre eux s'y intéressent vivement. Je veux les amener à lire davantage, à réfléchir sur ce que les Québécois écrivent et à se demander ce qu'un Franco-Manitobain pourrait écrire à son tour. Vous savez, n'est-ce pas que l'on ne parle plus de littérature canadienne-française, au Québec? C'est la littérature québécoise. Que devenons-nous dans cette mise à part? Il faut donc encourager nos étudiants à écrire. Je partage les idées de Gérard Bessette qui suggère la composition d'un roman ou d'une pièce de théâtre au lieu de la rédaction d'une thèse pour l'obtention d'une maîtrise ou d'un doctorat. Bessette trouve que l'on forme nos étudiants à la critique mais non pas à la création littéraire. Avec Les Editions du Blé nous aurons peut-être assez d'auteurs pour étudier la littérature franco-manitobaine dans un avenir prochain.

Quels auteurs canadiens-français semblent susciter le plus d'intérêt chez les étudiants?

On aime beaucoup Marie-Claire Blais, Claire Martin, Réjean Ducharme, Yves Thériault. Si je choisis des auteurs qui écrivent des oeuvres dans la veine du "nouveau roman" tels Jacques Godbout et Jean Basile, les étudiants les trouvent difficiles.

Est-ce que vous étudiez des pièces de théâtre dans votre cours?

Pas cette année. J'aimerais restructurer les cours de littérature québécoise au Collège. Je pourrais consacrer un cours à l'étude du théâtre, un autre à la poésie et la chanson du Québec et un troisième au roman. J'ai hâte d'inclure dans mes cours des pièces manitobaines. J'en ai déjà une intéressante collection. Ce qui serait intéressant à mon avis, serait de célébrer le 50e anniversaire de la fondation du Cercle Molière en présentant une saison de théâtre qui comprendrait seulement des pièces manitobaines. Les Manitobains sont bien doués pour le théâtre. Ils ont une simplicité et une aisance remarquables sur un plateau. Il faudrait encourager nos dramaturges en jouant leurs pièces.

Marcelline FORESTIER

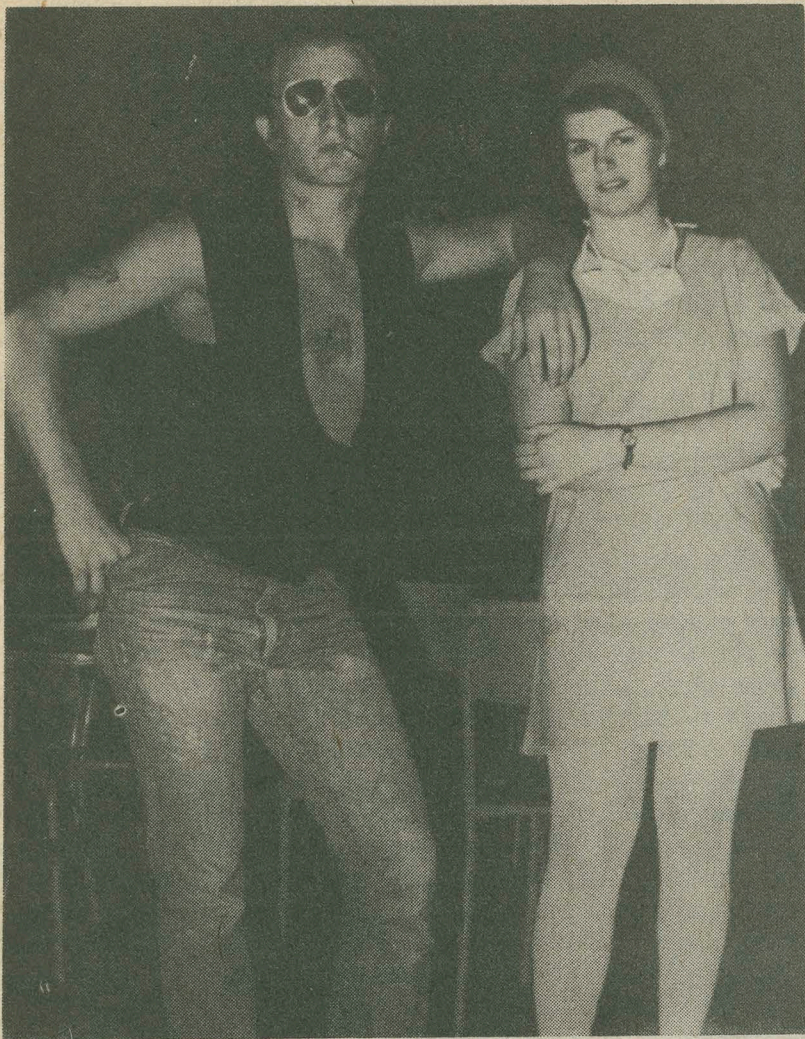
PHARMACIE ST-PIERRE

Paix en cette fête de Noël. . .

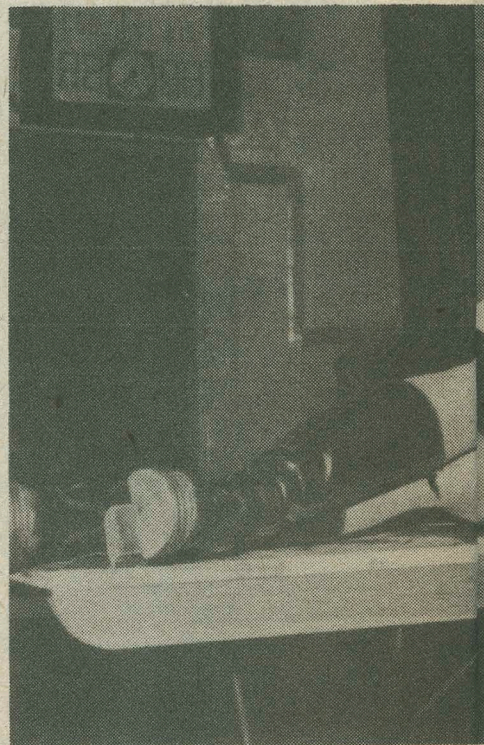
Bonne Santé en cette nouvelle année!

St-Pierre Jolys

René-J. Mulaire, pharmacien



BAL MAS



Fais pas ton "tough".



???

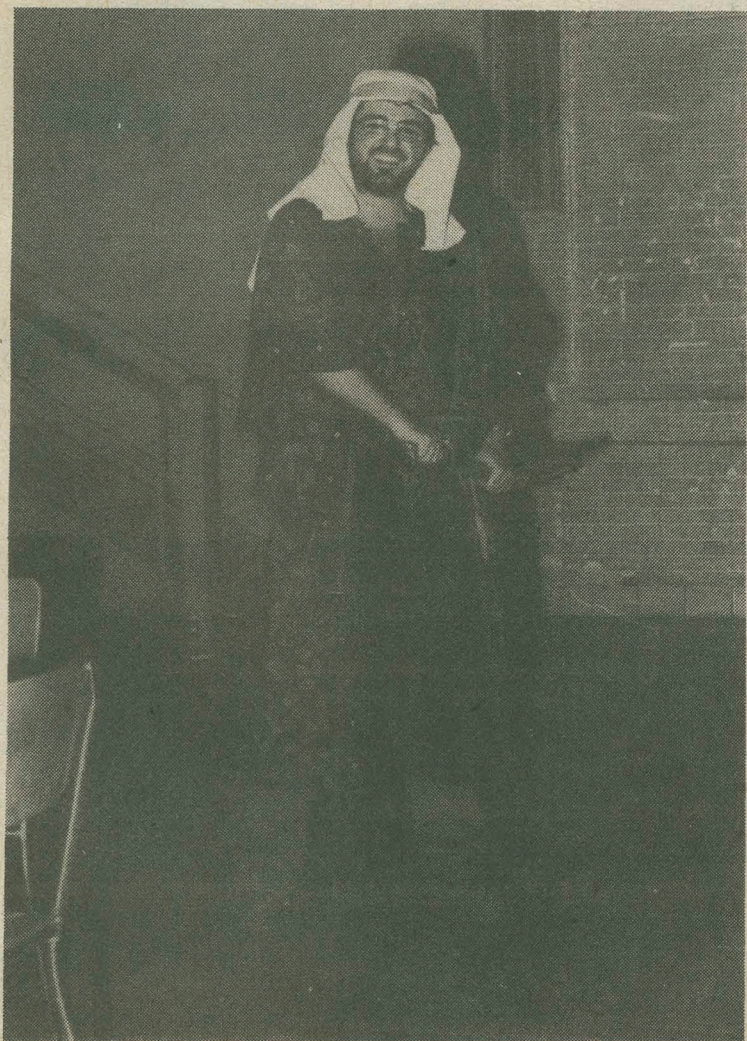


Grrr...

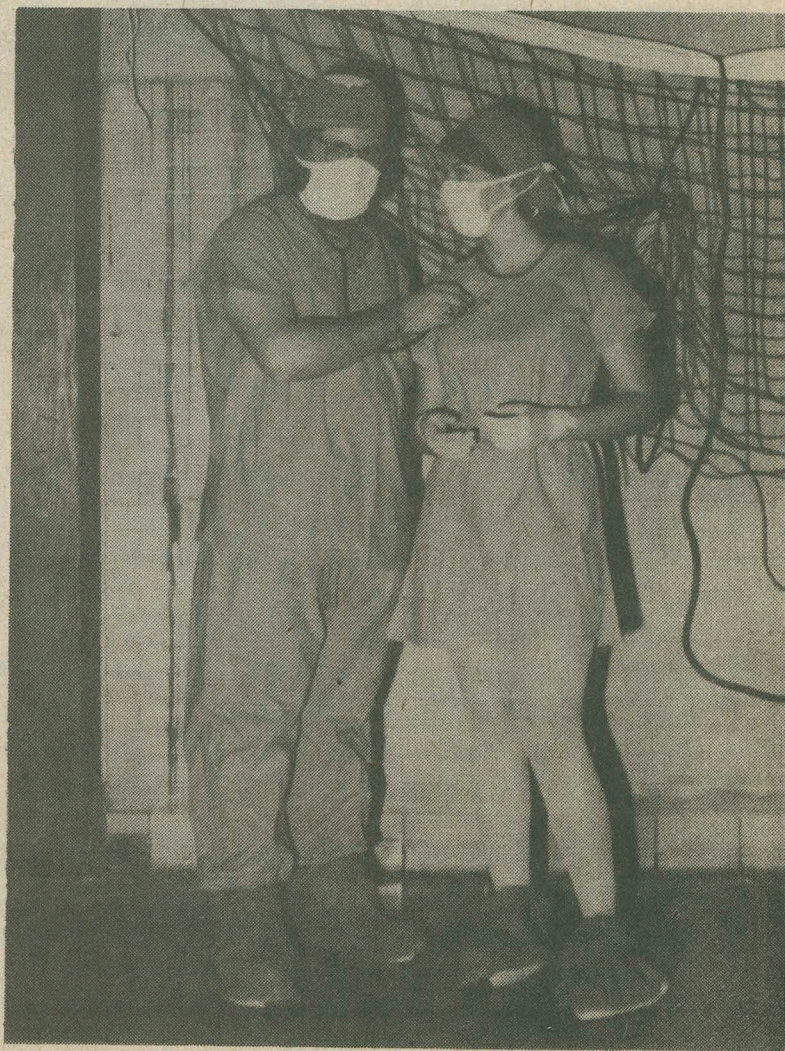
QUÉ '74



Cléopâtre et Antoine (1er prix)



En garde ! (1er prix)



Je n'entends rien ? ? ?

Photo: Ray Guyot

INTERVIEW AVEC MLLE BOURGAULT

Dans la matinée du 20 septembre, j'ai eu l'occasion de causer avec Mlle Johanne Bourgault, professeur de géographie. Je vous présente un extrait de notre conversation afin que vous ayez, comme moi je l'ai eu, le plaisir de connaître Mlle Bourgault un peu mieux.

Q. Qu'avez-vous fait avant de venir enseigner au Collège, Mlle Bourgault?

R. Je suis née dans les cantons de l'Est au sud de Québec. J'ai fait mes études primaires, secondaires et de collège à Thetford Mines. Ensuite, je suis allée à Ottawa faire mes études de géographie à l'Université d'Ottawa. Entre-temps j'ai travaillé un peu, pour un emploi d'été à la Commission Géologique du Canada. Je n'ai jamais eu bien l'occasion de faire des voyages parce que je manquais d'argent. Ce que je connais c'est la province de Québec et un peu de l'Ontario.

Q. Quelles études avez-vous faites?

R. J'ai fait un Baccalauréat en Géographie avec spécialisation.

Q. Pourquoi avez-vous décidé de venir enseigner au Collège?

R. J'ai pris une décision assez rapide. Je ne me dirigeais pas du tout vers l'enseignement. J'avais essayé de me trouver un emploi permanent durant l'été dans la fonction publique au Québec et je n'avais rien trouvé. J'ai pris ce qui s'est présenté à la dernière minute.

Q. Avez-vous l'intention de continuer dans l'enseignement?

R. Non.

Q. Voulez-vous continuer vos études?

R. Oui. Je veux faire une maîtrise en géographie ou en écologie, car l'écologie m'intéresse beaucoup.

Q. Quelles sont vos premières impressions du Collège?

R. Je n'ai pas eu beaucoup de temps de pénétrer dans ce milieu parce que j'ai eu beaucoup de travail.

Q. Qu'est-ce qui vous a frappée le plus au début?

R. C'est la même chose que si je retournais dans le passé et rentrais au cégep de Thetford, qui est un collège. C'est à peu près la même atmosphère.

Q. Dans vos classes, rencontrez-vous beaucoup de participation de la part des élèves?

R. Oui. Mais ça varie d'un cours à l'autre. Parfois, ça va très bien dans un cours et ça va mal dans l'autre.

Q. Trouvez-vous que les étudiants ont une facilité suffisante pour s'exprimer en français?

R. Il y en a qui ont beaucoup de difficulté. Ils me demandent souvent la signification de mots que j'emploie. Mais, il est vrai que le vocabulaire de la géographie est un vocabulaire très étendu puisque ça touche à beaucoup de domaines... de la géographie physique à la géographie humaine, et c'est complètement nouveau pour eux.

Suite à la page 15

la
S.F.M.
souhaite une
année remplie
de succès aux
étudiants du
Collège de
Saint-
Boniface

Société Franco-Manitobaine

340 boulevard Provencher

St. Boniface, Manitoba

2h 364

Tél. 233-4915

Sutie de la page 14

Mlle Johanne Bourgault

Q. Trouvez-vous que préparer les cours demande beaucoup de travail?

R. Oui, beaucoup... surtout quand on n'a jamais enseigné. C'est complètement nouveau.

Q. Quelle est votre méthode d'enseignement?

R. Il est toujours préférable d'obtenir la participation des élèves. Dans le cours de deuxième année, j'aimerais organiser des discussions de groupes sur des thèmes particuliers.

Q. Qu'est-ce que vous espérez laisser à vos étudiants?

R. Ce que je veux leur laisser c'est une connaissance étendue de l'environnement, qu'il s'agisse de leur environnement à eux ou de l'environnement général de l'homme.

Q. Quels sont vos intérêts, en dehors de la géographie?

R. J'aime bien les arts en général. J'aime la musique, l'artisanat... Si j'en avais l'occasion, je ferais de l'artisanat, comme du tissage.

Q. Quelles sont vos ambitions pour plus tard?

R. Je n'en ai aucune pour l'instant. On s'aperçoit à un moment de sa vie, que ses ambitions, tout ce qu'on veut quand on est jeune, c'est très difficile à atteindre, donc on est mieux de vivre au jour le jour.

Q. Quel genre de travail vous plairait?

R. Un travail individuel sur le terrain, en pleine nature.

Mlle Bourgault m'a dit qu'elle aimerait beaucoup participer aux activités des étudiants, car elle se sent encore comme une étudiante, ayant juste terminé son Baccalauréat à l'Université d'Ottawa l'année dernière. Nous espérons, Mlle Bourgault, que vous aimerez votre séjour chez nous et que vous vous ferez de nombreux amis parmi les étudiants du Collège de Saint-Boniface.

Ginette LeMOULLEC



Photo: Ray Guyot



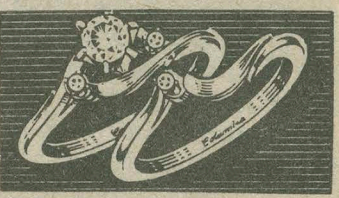
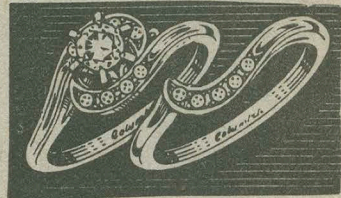
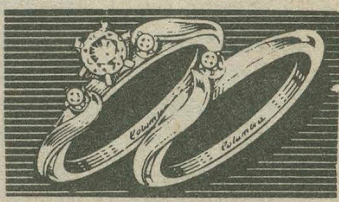
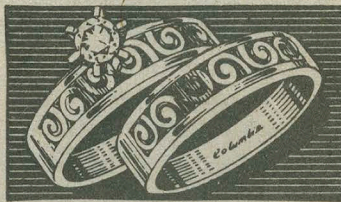
Al's Jewellers

130, rue Marion

DIAMANTS

de QUALITÉ

....POUR VOS CADEAUX !



1/4



Librairie
Landry

180, BOUL. PROVENCHER,

Le plus grand centre
du livre français
dans l'Ouest

CRITIQUE

KAMOURASKA

TIT-COQ

Lorsqu'un livre sert à inspirer la création d'un film, c'est qu'il a certains mérites qui peuvent plaire au grand public. KAMOURASKA est un livre de passions où l'on retrouve à la fois la joie et le dégoût de la luxure, la violence et la douceur, l'amour et la haine. Enfin, ce livre renferme tous les éléments que recherche le fervent du cinéma. Madame mère Tassy dit bien, en parlant de son fils et de sa jeune épouse, que c'est du théâtre. Oui, les personnages d'Anne Hébert sont des gens qui vivent, qui éprouvent pleinement toutes la gamme des émotions.

Mais il serait injuste de dire que le film dépasse ou même égale la création littéraire d'Anne Hébert. Le roman a des dimensions qu'un film ne saurait rendre.

Il y a surtout ce langage qu'emploie l'auteur et qui finit par devenir le style du roman nouveau, un style qui ne réussit que sous la plume d'un maître. Anne Hébert a une façon de nous placer dans le présent, de nous plonger dans le passé, de nous faire revenir en avant, en arrière, sans perdre notre intérêt. Parfois, elle semble tout nous révéler dès le début (car nous savons très bien qu'il s'agit d'un meurtre), mais en même temps elle nous oblige à lire jusqu'à la dernière page pour découvrir le mystère qui entoure la vie de Mme Rolland. Elle oppose l'innocence à la culpabilité et nous donne jamais la réponse.

Son langage suit de près les sentiments qu'éprouve son personnage principal dont les battements de cœur, la respiration coupée, la rage, le désespoir, la folie,

les soupirs, les désirs voluptueux de la chair deviennent ceux du lecteur qui ne vit qu'avec elle. Cette langue, à la fois poétique, émotive, suit les moindres pensées d'une Elisabeth d'Aulnières, d'une Mme Antoine Tassy, d'une Mme Jérôme Rolland. Parfois c'est l'héroïne qui parle, qui se défend et qui s'accuse, parfois c'est un narrateur qui intervient ou qui observe, parfois c'est un autre qui se dévoile, qui accuse ou qui excuse; mais toujours, le lecteur est captivé par cette femme dont les manigances dégoutent. En dépit de cela, on ne parvient pas à la condamner. L'important n'est pas l'histoire, mais le long déroulement psychologique des passions qui animent l'intrigue.

Qui est cette femme, cette Elisabeth pour qui un homme juste commettra le pire des crimes, pour qui un homme tendre deviendra un meurtrier violent, pour qui un médecin tentera d'effacer de cette terre son ami d'enfance, mais qui ne réussira qu'à rendre plus vivace la présence de cet être rempli de sang? L'image d'Elisabeth vous hantera comme elle a hanté le docteur Nelson, et vous fera parler de KAMOURASKA: un chef-d'oeuvre qui déborde son cadre géographique. L'action se situe au Québec mais le monde entier liera ce roman au thème universel.

Rachel Deniset

Pour une fois, on a pu voir une bonne pièce et se détendre: ça fait changement des pièces indigestes. "Tit-Coq" ne choque pas, il réconcilie; au lieu de réagir à une idée, les Franco-Manitobains se sont facilement identifiés au langage et à l'atmosphère des fêtes, des réveillons, etc. "Notre vie, c'est à nous autres; du moment que la religion le permet, aussi bien la fricoter à notre goût. A condition de ne pas se tromper de recette. Toute la question est là."

Et "Tit-Coq" est d'autant plus réel pour ceux qui ont connu la guerre et qui ont vécu dans une situation d'attente. La pièce est encore plus réelle pour les bâtards! ? ! !

Certaines personnes qui pensent avoir de l'esprit n'ont pas joui de la pièce et l'ont traitée de dépassée, banale, "cheap", etc. Pour eux, nous avons ce petit refrain: "A rock feels no pain, and an island never cries! "

Félicitations au Cercle Molière qui a entrepris une saison canadienne et qui a si bien rendu "Tit-Coq". Bon succès dans l'avenir!

Jean-Pierre DUBÉ
Michel DANDENEAU

STE-AGATHE MOTOR HOTEL
Ste-Agathe, Man.
Ron et Dianne Girardin
Tél. : 882-9945

la procure générale
des institutions inc.
674 Taché St-Boniface, Man. Tél. : 247-8931

INTERVIEW AVEC M. PAUL BARIL

M. Baril, où êtes-vous né, et où avez-vous fait vos études?

R. Je suis originaire de St-Jean-Baptiste. C'est là que j'ai fait mon école primaire, pour ensuite aller au Jardin d'Enfance et au Collège de Saint-Boniface. Puis je suis retourné à St-Jean-Baptiste pour terminer mon école secondaire. J'ai ensuite fait mon Ecole Normale, qui était dans le temps à Tuxedo, et par cours du soir et cours d'été, j'ai complété mon B.A. et mon B.Ed.

Comment êtes-vous venu travailler au Collège?

R. J'avais déjà enseigné une partie d'un cours à l'Institut Pédagogique l'année dernière, et ceci me plaisait. Je sentais que j'avais une contribution à faire. Il y avait aussi des cours, qui étaient sensés être enseignés cette année, qui m'intéressaient particulièrement. J'en ai parlé au directeur et...

Quel cours enseignez-vous cette année?

R. J'enseigne le "micro-enseignement" et "l'audio-visuel", en plus d'être responsable de l'organisation des stages pédagogiques.

Pouvez-vous donner une petite description du cours "micro-enseignement"?

R. C'est un atelier qui fait en sorte que les étudiants-maîtres ont la chance de pratiquer certaines habiletés de l'éducation. A ce moment-là, il y a cinq élèves de l'élémentaire ou du secondaire, selon que l'étudiant-maître se propose d'enseigner à l'élémentaire ou au secondaire. Ils enseignent donc une leçon à ces élèves. C'est filmé sur une bande magnétoscopique; ensuite, il y a une rétroaction: on revoit la bande et un genre d'évaluation de la leçon suit.

Comme ancien directeur de l'école Taché, que pensez-vous des événements qui ont eu lieu cet été et cet automne?

R. Franchement, je n'ai pas l'intention de me prononcer d'un côté ou d'un autre. Pour moi, l'expérience à l'école Taché a été formidable. Cette école a fait ses preuves de plusieurs façons. C'est évident que les élèves, les parents et les professeurs travaillaient très bien ensemble. Les événements qui se sont produits, je pense, ont surtout signalé le support que les parents apportaient à l'école. Je trouve que c'est bon, du point de vue de la démocratie, que les parents aient été assez tenaces pour indiquer ce qu'ils pensaient de la situation. Maintenant je ne suis pas prêt à dire que je suis d'accord avec toutes les démarches et toutes les choses qu'ils ont faites. Je pense qu'il n'y a personne qui est toujours d'accord avec tout ce qu'un groupe peut faire. Mais je crois que la philosophie ou l'idée qu'ils essayaient de transmettre était valable.

Quel est, d'après vous, le rôle de l'enseignant au Manitoba français?

R. Le rôle de l'enseignant au Manitoba est le même que celui de tout enseignant, où qu'il soit dans le monde: c'est de transmettre des connaissances, une façon de vivre dans une société, d'aider l'élève à s'intégrer à la société. Au Manitoba, surtout si on parle d'enseignement dans les éco-

les françaises, il y a un peu plus que ça. L'enseignant doit aussi se prévaloir des occasions pour développer l'aspect culturel. Etant donné que nous sommes submergés par des anglophones, il faut que l'école aille plus loin que son rôle traditionnel, qui est de transmettre des connaissances et de voir à l'enseignement des matières scolaires. Elle ne peut pas s'attendre que l'élève reçoive de la société l'apport culturel qu'il devrait avoir s'il veut être fier de sa langue maternelle. S'il ne peut pas avoir cette culture dans le milieu, le professeur, le directeur et le système scolaire doivent faire en sorte que l'école devienne un foyer de culture française.

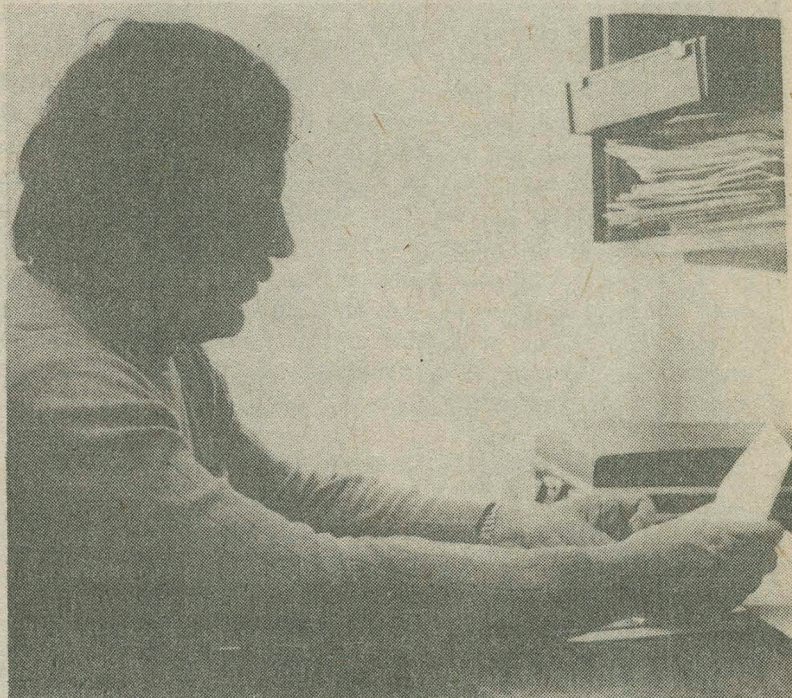


Photo : Ray Guyot

Quel est le plus grand problème auquel l'enseignant doit faire face?

R. Le plus grand problème est un problème de temps, d'engagement. Il n'y a absolument aucun doute que de devenir enseignant de nos jours demande énormément de vitalité et même de force physique parce qu'on demande beaucoup d'un enseignant, et beaucoup plus d'un enseignant qui se destine à enseigner dans une école française.

Est-ce qu'il a reçu une formation en conséquence de ceci?

R. Je pense qu'il y a des degrés; ça dépend des antécédents de chaque personne. Maintenant est-ce que chaque élève qui sort de l'Institut Pédagogique est prêt à assumer toutes les fonctions qu'il doit assumer dans le système scolaire? Je ne crois pas. Je crois que dans toute profession, on progresse petit à petit jusqu'à ce qu'on devienne très compétent. L'Institut Pédagogique donne les notions fondamentales, une base à l'étudiant. C'est le rôle du directeur dans les écoles de parfaire cette éducation et de l'aider à cheminer vers ce qu'on conçoit comme étant un professeur compétent.

INTERVIEW AVEC LE PÈRE FERNAND BINETTE

La première fois que j'ai vu le Père Binette, c'était au secrétariat universitaire; il essayait de comprendre pourquoi soixante étudiants se trouvaient à son cours alors qu'il n'en attendait que vingt-cinq... Une fois ce problème résolu, je lui demandai si je pouvais le rencontrer quelques instants afin de l'interviewer. Il accepta d'emblée et voici le résultat.

Q. Pourrais-tu résumer ce qui a précédé ton arrivée au Collège?

R. Je suis né en Saskatchewan à Ponteix. J'ai fait mes études au collège de Gravelbourg où, par la suite, j'ai été principal et professeur durant sept ans. Ensuite, je me suis spécialisé en psychologie. Après être passé par Ottawa pour le B. Ed. je suis allé à Montréal pour la maîtrise. Fatigué de l'administration, j'ai quitté l'enseignement et je suis retourné à mes études. Cette fois-ci en théologie. J'ai pris une licence en Sciences Religieuses à l'Université d'Ottawa. Après ces études, je suis revenu dans l'Ouest. Ma charge de directeur de la Villa Maria, durant cinq ans, n'étant pas trop lourde, m'a donné l'occasion d'aller me spécialiser en Sciences Sociales. J'ai passé quelque temps au "National Training Laboratories for Behavioral Sciences" dans l'état du Maine et dans un autre centre à San Francisco. Finalement, j'ai décidé de retourner à l'enseignement et, comme il y avait des démissions au Collège, j'ai décidé de tenter ma chance.

Q. Tout ceci représente combien d'années d'études?

R. Il faut compter douze années d'études post-secondaires.

Q. Est-ce ta première expérience, en tant que professeur, dans un milieu post-secondaire?

R. Non, j'ai déjà enseigné en Lettres. Je sonnais des cours d'histoire, de latin et de français.

Q. Te voilà au Collège depuis un certain temps et j'aimerais savoir quelle idée tu en avais de l'extérieur.

R. Je n'étais jamais venu ici, même si je restais dans les environs. Mais, de par ce qu'en disaient certains professeurs, le travail semblait s'y faire dans une atmosphère agréable.

Q. Quelle est la chose qui t'a le plus frappé lors de ton arrivée?

R. D'abord, du côté des professeurs, c'est leur gentillesse. D'autant que j'avais passé quatre mois dans une école de Winnipeg l'année dernière... Le contraste est tellement fort. C'est encourageant!

Q. Et maintenant, en ce qui concerne les étudiants?

R. Là aussi, c'est l'accueil qui étonne; les gens te saluent dans le corridor. C'est surprenant au début.

Q. Est-ce que les cours que tu as à enseigner correspondent à tes choix?

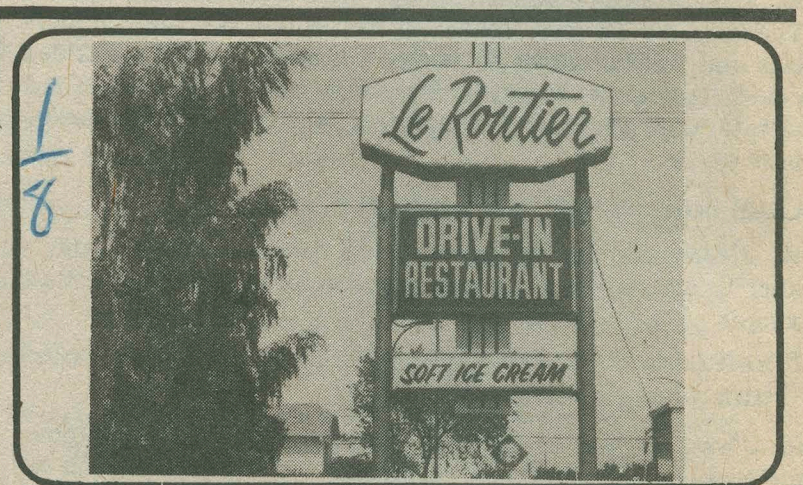
R. On m'a donné de la psychologie; cela me convient parfaitement. D'autant plus que je fais beaucoup de travail de groupe.

Q. Passons à un autre domaine. J'aimerais savoir à quoi tu occupes tes moments hors des cours?

R. Actuellement, depuis mon arrivée au Collège, je passe tout mon temps ici. Avant, je voyageais beaucoup. J'animais différents groupes sur une distance s'étendant de New York à Vancouver. Maintenant, j'ai dû abandonner tout cela; j'ai un travail à plein temps.

Tout s'annonce pour le mieux!!

Propos recueillis par Michel LECAVALIER



Suite page 17

M. Paul Baril

Quelle impression avez-vous eue du Collège?

R. Etant donné que je n'ai pas été tellement éloigné du Collège, ce n'est pas une impression de choc. Par contre, j'étais un peu plus négatif que je le suis depuis que je suis arrivé. Je ne sais pas si je m'adonnais mal, mais je n'avais pas l'impression que l'aspect français du Collège existait au degré où je vois qu'il existe. J'entends les étudiants parler français beaucoup plus que j'avais l'impression de les entendre parler quand je venais auparavant.

Que pensez-vous qu'on puisse améliorer dans l'Institut?

R. Dans l'Institut Pédagogique, je crois que l'amélioration se fera à mesure qu'on avancera. Il y aura une plus grande cohésion dans le personnel. Etant donné que l'Institut est encore très jeune, je ne crois pas qu'elle se soit donné une image, qu'elle se soit taillée une façon d'agir. J'ai l'impression qu'avec le temps, et si le personnel ne change pas à tous les ans ou tous les deux ans, il se formera une philosophie de l'éducation et la communication sera plus étroite. Ceci viendra quand les gens se connaîtront davantage et qu'il y aura plus de professeurs qui seront professeurs à plein temps.

Propos recueillis par Monique MULAIRE

Collège Universitaire de Saint-Boniface

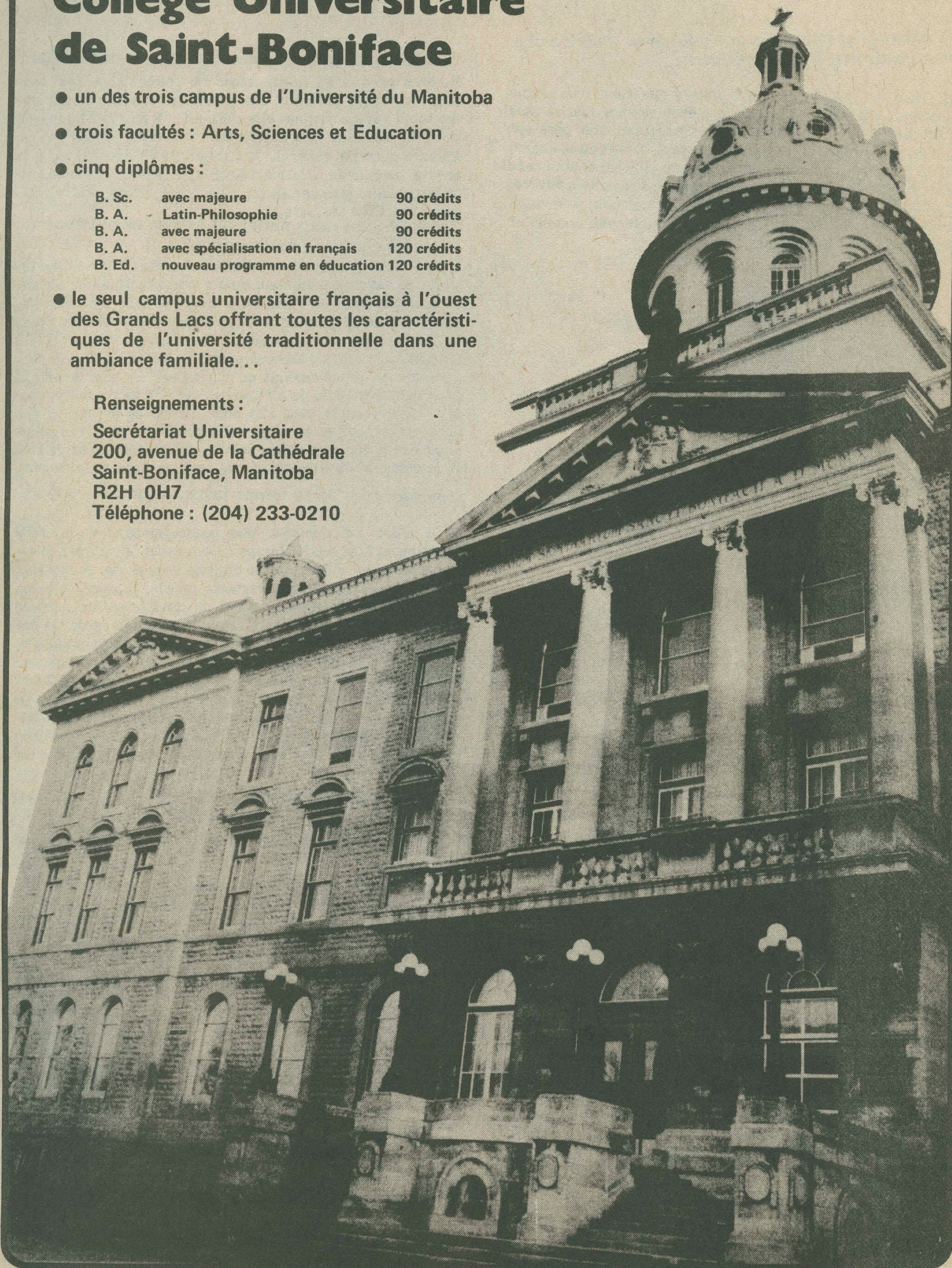
- un des trois campus de l'Université du Manitoba
- trois facultés : Arts, Sciences et Education
- cinq diplômes :

B. Sc.	avec majeure	90 crédits
B. A.	Latin-Philosophie	90 crédits
B. A.	avec majeure	90 crédits
B. A.	avec spécialisation en français	120 crédits
B. Ed.	nouveau programme en éducation	120 crédits

- le seul campus universitaire français à l'ouest des Grands Lacs offrant toutes les caractéristiques de l'université traditionnelle dans une ambiance familiale...

Renseignements :

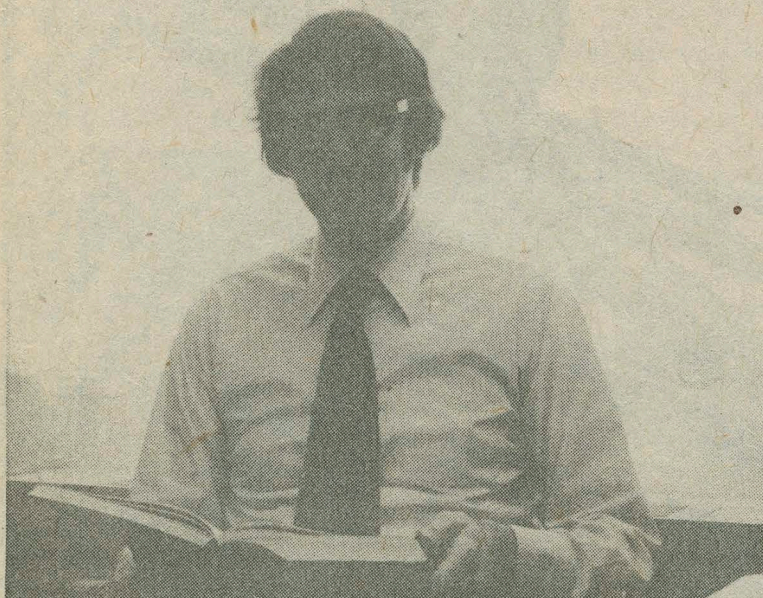
Secrétariat Universitaire
200, avenue de la Cathédrale
Saint-Boniface, Manitoba
R2H 0H7
Téléphone : (204) 233-0210



INTERVIEW AVEC M. BEAUDOIN ALLARD

M. Allard, j'ai remarqué que vous avez étudié à plusieurs endroits. D'où venez-vous?

R. D'où je viens? C'est une longue question, une longue histoire. J'ai en effet étudié à plusieurs endroits. Je suis d'origine franco-manitobaine et française: mon père est manitobain et ma mère est Parisienne. Je suis moi-même né en France — un espèce d'accident de parcours! Mon père était diplomate, ce qui explique que j'ai beaucoup voyagé. J'ai étudié au Canada, en Belgique, à Louvain, à Paris, à Rome, à Munich en Allemagne, pour, justement compléter mes études philosophiques.



Depuis combien de temps enseignez-vous la philosophie?

R. J'ai commencé à enseigner la philosophie en 1959. J'ai enseigné pendant deux ans puis j'ai interrompu pour faire des recherches en Europe. J'ai repris l'enseignement en '63, jusqu'en '66. J'ai de nouveau interrompu pour des études et à ce moment-là je n'ai plus comme tel enseigné. J'étais à l'étranger où j'ai pu diriger des séminars; dont les travaux étaient faits par les étudiants et je présidais aux séances, aux discussions. Ensuite, l'année dernière, je ne peux pas dire que j'ai enseigné régulièrement, mais j'avais des groupes de discussion deux ou trois fois par semaine. Ainsi je faisais de l'animation intellectuelle ou spirituelle; qui est aussi une forme d'enseignement. La philosophie comme telle, je peux dire que je l'ai enseignée cinq ans avant de venir ici.

Ecrivez-vous, ou avez-vous l'intention d'écrire, des livres ou des articles philosophiques?

R. Oui, j'écris. J'ai déjà publié quelques articles critiques, c'est-à-dire des listes annotées de manuscrits, manuscrits que j'ai repérés moi-même dans les bibliothèques. J'ai aussi publié quelques articles de philosophie dans des Revues peu connues. Actuellement, je prépare une publication que j'espère remettre à l'imprimeur cet hiver et qui est un remaniement de ma thèse de doctorat. J'ai d'autres plans en vue, en particulier l'édition critique du traité de psychologie de Guillaume d'Auvergne, édition qui est sur le métier actuellement et qui va prendre encore quelques années à achever.

Quelles sont vos premières impressions du Collège?

R. Mes premières impressions du Collège sont très bonnes. Je trouve que c'est une Institution vivante; mais comme toute réalité vivante elle doit, encore plus ces temps-ci, soutenir une lutte assez dure pour survivre. Disons que ça, c'est le contexte général. Par rapport à l'atmosphère, je la trouve excellente. J'aime beaucoup l'attitude des étudiants et les professeurs semblent m'accepter; alors je n'ai vraiment pas à me plaindre.

Pourriez-vous nous parler un peu de ce qui vous a poussé à choisir la philosophie?

R. Ca, c'est une question très personnelle. C'est assez difficile de savoir exactement ce qui pousse un homme à choisir une branche du savoir. Si je cherche dans ma mémoire, je crois que je peux dire d'abord que mes premiers cours de philosophie, au moment de mon B.A., m'ont vraiment fasciné. J'ai alors beaucoup étudié et beaucoup lu et je sentais que ça m'intéressait de continuer. En plus de cela, à la fin de mon B.A. je n'étais pas certain de ce que je voulais faire dans la vie. J'ai donc décidé de me donner une année de réflexion. Pendant cette année j'ai fait de la philosophie et je me suis rendu compte que c'était probablement là le domaine où je pourrais vraiment me donner pleinement.

Quels sont les passe-temps favoris d'un philosophe?

R. Il n'est pas question des passe-temps favoris d'UN philosophe. Mes passe-temps favoris sont la photographie — j'ai une belle collection de diapositives et de photos noir et blanc — et également certains sports: la nage, le patin. J'aime beaucoup me rendre à un chalet familial sur les bords du lac Manitoba et y travailler, le temps de me détendre. Mais essentiellement, mon passe-temps favori, c'est la photographie. Evidemment je pourrais dire que la lecture aussi est un passe-temps dans le sens qu'il faut beaucoup lire, donc que c'est une occupation à laquelle je passe mon temps. J'aime aussi énormément le théâtre, la musique et je sais qu'ici, à Winnipeg, il y a d'excellentes choses; c'est une des raisons pour lesquelles j'aime bien être ici.

Si l'on vous demandait d'expliquer en quelques phrases pourquoi chaque étudiant devrait suivre au moins un cours de philosophie dans sa vie, que répondriez-vous?

R. Je répondrais qu'en autant qu'un cours de philosophie donne à un étudiant la chance de réfléchir sur sa vie ou peut-être de commencer à se rendre compte qu'il peut réfléchir sur sa vie, donc qu'il a vraiment sa vie entre les mains, en autant que ce cours l'aide peut-être à lui procurer certains principes réfléchis, raisonnés, qu'il arrive à comprendre et à justifier, je dirais que dans cette mesure-là, surtout aujourd'hui où il y a tant de courants de pensée, tant d'idées qui s'entrechoquent, tant de façons de vivre finalement, je considère un cours de philosophie essentiel pour se trouver soi-même, se trouver comme personne, et se choisir finalement comme personne. Ce que je viens de dire n'est au fond qu'un commentaire de la vieille maxime socratique: "Connais-toi toi-même". Et un cours de philosophie devrait donner à tout étudiant l'occasion au moins de se mettre sur le chemin de la connaissance de soi-même; en ce sens-là, et surtout de nos jours, je trouve ça essentiel.

Gisèle BOURGEOIS

"LES SPORTS CHEZ
L'UNIVERSITAIRE: POUR-
QUOI? QUAND? QUOI?"

Avant de discuter les événements sportifs de cette année, je vais profiter de cette occasion pour dire un mot au sujet des sports dans la vie d'un étudiant. Pourquoi? Je ne dis pas cela pour obliger les élèves à participer aux divers sports pratiqués ici, mais seulement pour aider tout le monde à réaliser que l'activité physique doit jouer un rôle important dans chaque vie. D'abord, je crois que la plupart d'entre nous se sont aperçus, ou du moins je le souhaite, que la grande majorité des Canadiens ne font justement pas assez d'exercice physique et par conséquent, leur santé en souffre.

Maintenant, il ne faut pas conclure qu'on doit tous embarquer immédiatement sur un programme d'activités rigoureuses. Ceci n'est pas du tout le cas, parce qu'on n'a pas tous les mêmes capacités physiques et plusieurs d'entre nous ne sont pas doués également au point de vue sportif. Ce qu'on peut faire cependant c'est de participer à notre propre niveau et faire ce qu'on peut, même si on n'est pas tous des athlètes de première classe avec des talents olympiques. Le simple fait de participer est déjà une récompense. D'ailleurs il ne manque pas d'activités sportives ici au Collège et tous peuvent trouver l'activité ou le sport qui les intéresse le plus.

Evidemment, les filles ne seront pas oubliées et un programme de patinage, de ballon-volant et ballon-pannier, même une ou deux parties de hockey seront à leur disposition. En plus, le gymnase est libre tous les mardis soir et tous sont invités à y venir.

Regardez donc attentivement les pancartes qui sont affichées près du Baladin pour savoir ce qui se passe dans les sports. Si vous avez des suggestions n'hésitez pas à les transmettre à l'AUCSB.

BONSPIEL À ST-ADOLPHE



Photo: Ray Guyot



Enfin, bonne chance à tous,
ayez une bonne saison et tenez-vous en forme!

Roger BILODEAU,
responsable

1
16

LAVERGNE ELECTRIC

St-Pierre-Jolys
Raymond LAVERGNE
Agent de MARSHALL WELLS

INTERVIEW AVEC M. HARRY RAGOONADEN

Q. Quel est votre nom et quelles sont vos origines?

R. Je m'appelle Ari Krishna, tout comme le mouvement que vous voyez dans Winnipeg, et mon surnom est Ragoonaden. Le nom Ari Krishna veut dire Seigneur Krishna. Je ne suis pas seigneur, c'est un nom-qu'on m'a donné. Je suis Mauricien, car je suis né à l'île Maurice, mais je suis d'origine hindoue. J'ai fait mes études primaires et secondaires en français et en anglais à l'île Maurice; l'île Maurice est une île bilingue tout comme le Canada. Mes études universitaires, je les ai faites à l'Université de Dublin (Trinity College) en Irlande et en Angleterre. J'ai étudié l'histoire moderne et les sciences politiques. J'ai passé sept ans en Europe; j'y ai étudié cinq ans. J'ai pris un baccalauréat et ensuite une maîtrise. Je me suis spécialisé dans le mouvement prolétaire de l'Europe du 19^e siècle, c'était le thème de ma maîtrise. Après j'ai enseigné pendant deux ans en Angleterre. Je suis retourné à l'île Maurice en 1966, et j'y ai travaillé jusqu'en 1971, date à laquelle je suis retourné en Angleterre pour les vacances. J'y ai travaillé encore, mais je ne pouvais pas m'adapter à l'Angleterre. J'étais à la recherche de moi-même, je suis toujours à la recherche de moi-même. Je suis donc retourné à l'île Maurice et maintenant je suis au Canada.

L'idée de la recherche de soi se retrouve dans mon "background". Je suis Mauricien, d'origine Indienne, mais j'ai reçu une éducation occidentale; et, en Europe, j'ai épousé une Européenne. En ce moment je ne sais pas ce que je suis; si je suis Indien, si je suis Africain, ou si je suis Européen. D'apparence physique, je suis Indien; de culture française, j'ai reçu une éducation anglaise et française. Sur certains sujets je pense comme un oriental par contre,

je suis parfois enclin à penser comme un occidental. Enfin, j'ai pensé que le Canada me donnerait l'occasion de me retrouver.

Ce que j'ai aimé au Canada, ce sont les grands espaces, particulièrement à Winnipeg. On peut s'isoler. Les grandes villes me dégoûtaient un peu, surtout après avoir vécu à Londres. Là c'était une sorte de fourmillière avec 8 millions d'habitants. Habiter Londres, travailler à Londres, c'est un cauchemar. Je me suis bien amusé là, la "swinging city", mais je n'y habiterais pas, pas pour élever une famille, non, pas du tout. Winnipeg est une petite ville en comparaison avec Londres, il n'y a pas beaucoup de monde, et surtout Saint-Boniface, que j'apprécie beaucoup.

Q. Pourquoi?

R. C'est vieux, c'est traditionnel, il y a de vieux bâtiments, il y a un peu de l'Europe à Saint-Boniface. En même temps il y a aussi le dynamisme de l'Amérique: vous oeuvrez vers l'avenir. Trop de traditions, trop de conservatisme, ça empêche les gens de progresser, et je pense qu'en Europe c'est cela qui arrive.

Q. Est-ce que vous trouvez le type universitaire européen différent du type universitaire canadien?

R. Non. Peut-être que la structure dans laquelle il travaille est différente mais l'attitude envers la vie, la pensée, la philosophie de vie est pareille. Ils oeuvrent tous vers un monde nouveau, la paix, la compréhension entre les races et les nations.

4. Est-ce que c'est votre premier emploi au Canada?

R. Non. Je suis arrivé au Canada en mars de cette année. J'ai trouvé un emploi à la Banque Royale. Ils ont été très gentils avec moi. J'ai commencé le "Manager training" qui aurait fait de moi un enseignant pour leurs apprentis.

Ensuite je suis venu au Collège de St-Boniface, pour prendre mon brevet d'enseignement. C'est en venant ici que j'ai appris que M. Pénisson partait en congé. On m'a demandé si j'accepterais de venir enseigner l'histoire européenne. J'ai dit oui, j'ai quitté la banque, et me voici encore une fois dans mon milieu, un milieu académique, enseignant l'histoire que j'aime beaucoup.

5. Q. Pourquoi vous êtes-vous lancé dans le domaine de l'histoire?

R. Je me destinais à la médecine, j'ai même fait un an de médecine et j'ai tout abandonné parce que l'histoire c'est quelque chose qui m'a toujours intéressé. Je me souviens quand j'étais tout petit à la maison, je passais tout mon temps à lire les livres d'histoire de mes frères aînés. L'histoire de la France et de l'Angleterre, le temps des chevaliers et de la féodalité surtout me passionnaient. C'était ça mon initiation à l'histoire, quelque chose de romantique, découvert à travers ces vieux livres poussiéreux à la maison. En grandissant, je me suis beaucoup intéressé à la politique de toutes les parties du monde. Et puis étant né dans le Tiers Monde, et de souche Indienne, la vie des hommes tels Ghandi, Nehru, m'a beaucoup impressionné. Leur lutte contre le colonialisme britannique m'a beaucoup influencé durant ma jeunesse.



Photo: Ray Guyot

Suite page 22

M. Harry Ragoonaden

POUR NOEL, JE VEUX...

Q. Où demeurez-vous et pourquoi?

R. En ce moment je demeure à St-Boniface. Il n'y a aucun autre endroit où je voudrais demeurer, pas même à Tuxedo ou à River Heights. J'aime beaucoup l'avenue de la Cathédrale. St-Boniface a une atmosphère, quelque chose que je ne puis définir... On voit qu'ici il y a des racines.

On se sent aussi dans une famille, il n'y a pas cette impersonnalité de la grande ville. Je ne crois pas que je quitterais St-Boniface pour... Comment l'appellez-vous, Tuxedo?

Q. Où se trouve l'île Maurice?

R. Cette île se trouve dans l'océan Indien à 500 milles à l'est de Madagascar. L'île fut découverte, colonisée et abandonnée par les Hollandais au cours du XVI^e siècle. Les Français y sont demeurés jusqu'en 1810; l'île fut capturée par les Anglais qui y sont demeurés jusqu'en 1868. Mais lors de la prise de l'île par les Anglais, les Franco-Mauriciens ont signé le traité de paix en insistant que la langue française, la religion catholique, les coutumes, les moeurs, et les lois françaises soient gardées à l'île Maurice. Les Anglais ont toujours su respecter cette clause.

Cela fait que de nos jours vous avez à l'île Maurice des Indiens qui parlent français, des Chinois qui parlent français, des Musulmans de l'Inde qui parlent français, des Africains et bien d'autres. L'île Maurice est encore le pays où l'on rencontre le plus de races.

Louise BRUNEAU

BUREAU 233-3889
RÉSIDENCE 233-5105

DR R. J. STANNERS

OPTOMÉTRISTE

139, BOUL. PROVENCHER
ST-BONIFACE, MAN. (R2H 0G2)

HÔTEL NORWOOD

Le Rendez-Vous des
Bons Amis du Collège

Mets Superbes et Divertissements

112, rue Marion
Saint-Boniface

Tél. : 942-7575

Souvent on peut diviser le monde en deux: le monde des gens 'normaux' et le monde des 'anormaux'. Si je veux voir de plus près les 'anormaux', on me dit que je n'ai qu'à me rendre au Musée (oh! pardon! il faut dire 'hôpital'), celui de St-Vital ou encore celui de Transcona.

Au coeur de l'hôpital: les 'grands infirmes', les irrécupérables' comme on les appelle. Brusquement ils laissent ce qu'ils font, me sautent au cou, me regardent avec un large sourire sur leurs visages difformés.

— Quel est ton nom?

— Comment vas-tu?

— Je t'aime, tu sais!

— Viens voir ce que je fais!

— Tiens ma main!

Je me fais bombarder de questions par tous les côtés, ça me gêne horriblement, je suis en train de tomber en miettes sous ces bombardements, les barrières 'sécurisantes' de mon coeur s'écroulent, je n'en peux plus! Sortons d'ici au plus sacrant!

C'est alors que je pénètre dans les salles des gens 'presque normaux'; ces gens-là deviendront peut-être des 'normaux' (comme vous et moi) un bon jour. Assis dans leur petit coin, ils me regardent avec un sourire pâle sur leurs lèvres; c'est un peu gênant, mais au moins ils ne me touchent pas; ça me dérange moins, c'est plus 'normal'.

Enfin je sors dans les rues du monde 'normal', là où on ne se regarde pas, où on ne se parle pas, car les gens 'normaux' sont des gens sérieux, pressés par leur métier, par leur train de vie; ils doivent gagner de l'argent pour maintenir leur statut social 'normal'.

On ne dit pas à un homme sérieux qu'on a vu une "belle" maison, mais plutôt une maison de 80,000 dollars. "Ah! Quelle maison impressionnante en effet!" s'exclamera le monsieur 'sérieux' et 'normal'. On ne dit pas à Monsieur Sérieux que cet étudiant est bon, mais plutôt que cet étudiant a une moyenne de A! Le monde 'normal', c'est le monde de l'avoir; le monde 'anormal' c'est le monde de l'être, car ils n'ont rien d'autre que ce qu'ils sont. Et pour cette raison le 'normal' les rejette et les enferme dans un presque 'musée', car ils n'ont rien! Mais le monde 'normal' de l'avoir assèche le coeur, et une personne sans coeur devient une statue, un objet animé mécaniquement.

Pour Noël, je souhaite avant tout de devenir 'anormal' et de rencontrer les personnes pour ce qu'elles sont, et non pas pour ce qu'elles ont!

Michel DANDENEAU

Décembre au 100 NONS

en concert

ROGER REY

JEUNE FRANCO-MANITOBAIN
CHANTEUR — MUSICIEN



à **St.Claude** VENDREDI : LE 29 NOVEMBRE A 20h00
au **100 NONS** : LE 6 ET 7 DÉCEMBRE À 20h30

Renaissance Bach

\$1,000
en
PRIX!

- 1) CE QUE C'EST : C'est un concours non pas de chanteurs, mais de production dans son ensemble, jugé sur la créativité, l'originalité, le décor, le thème, le choix de chansons, l'esprit d'équipe, l'ambiance, etc.
- 2) BUT :
 - apprendre à travailler en groupe
 - apprendre à créer
 - chanter et avoir du plaisir en français
- 3) CATÉGORIES : Ecole élémentaire
Ecole secondaire
- 4) RESSOURCES : \$100.00 donné par le 100 NONS à chaque boîte participante.

Soirées du bon vieux temps

Possédant tout le charme d'un Noël ancien — les petits enfants, la crèche, les farces, le repas de Noël, les bonbons, les chansons, la parenté, la messe de minuit, la joie de chanter, de danser, de donner, de recevoir.

Soirées — les 19, 20, 21, 22 décembre
au Théâtre du Centre Culturel à 20h30

Cours de chant

Offerts par Pierrette Lachance
Mardi soir à 20h00 dans la salle du 100 Nons
Si vous êtes intéressés entrez en communication avec Roland Roch
340, boul. Provencher R2H 0G7
Tél. : 257-3340